

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

CARNAVAL

Le discours populaire et l'art du bonimenteur chez Bonaventure Des Périers
suivi de *Propos et Contes avinés*

Par Hugo Tessier

Département des Littératures de langue française

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)
En Littératures de langue française

Janvier 2015

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce Mémoire en recherche-crédation intitulé *Carnaval*

se divise comme suit :

***Le discours populaire et l'art du bonimenteur chez Bonaventure des Périers
suivi de *Propos et Contes avinés****

Présenté par Hugo Tessier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marie-Pascale Huglo

Présidente-rapporteure

Jean-Philippe Beaulieu

directeur de recherche

Diane Desrosiers

membre du jury

Résumé

Ce mémoire de maîtrise en recherche-crédation explore aussi bien la teneur populaire que l'aspect proprement théâtral associés aux figures narratives que sont les bonimenteurs.

À partir d'une lecture critique des *Nouvelles récréations et joyeux devis* (1558) de Bonaventure Des Périers, le volet essai du mémoire tente de cerner quelle est la posture particulière que présente ce narrateur bonimenteur de la Renaissance française. Nous avons cette fois tenté de voir comment ce discours employé par Des Périers, grâce à une stylistique et une structure discursive qui lui sont propres, participe de la figure du bonimenteur s'adressant au lecteur comme il le ferait sur une place publique, usant de cette posture pour jouer avec son lecteur, grâce à des effets paradoxaux de rapprochement et de mise à distance.

Cette façon ludique de se mettre en valeur propre aux bonimenteurs aura des échos jusque dans le volet création du mémoire. *Propos et contes avinés* est un recueil de nouvelles inspiré de la tradition boccaccienne dans lequel des protagonistes se racontent des histoires pour convaincre leurs interlocuteurs du bien-fondé de leur position. S'y juxtapose aussi bien la parole dialoguée (dans les « propos ») que la parole narrative (dans les « contes »), dans une atmosphère carnavalesque.

Mots-clés : Bonimenteur, Des Périers, Renaissance française, Recueil de nouvelles, Carnavalesque

ABSTRACT

This master's thesis in research/creation explores the popular scope as well as the theatrical aspect associated with the narrative figures that are the pitchmen.

Following a critical reading of the *Nouvelles récréations et joyeux devis* (1558) from Bonaventure Des Périers, the essay portion of the thesis attempts to identify the particular posture presented by the pitchman narrator from the French Renaissance. We have attempted to illustrate how this discourse used by Des Périers, through his particular stylistic and discursive structure, partakes in the pitchman figure who addresses the readers directly as he would do in the public square and uses this posture to play with them, using paradoxical effects of proximity and detachment.

This playful manner through which the pitchmen distinguish themselves will find echoes in the creation portion of this thesis. *Propos et contes avinés* is a collection of short stories inspired by the boccaccian tradition in which the protagonists tell stories in order to convince their listeners of the validity of their opinions. Their dialogue (the discourse) is juxtaposed with narrative (the tale) in a carnivalesque atmosphere.

Keywords : Pitchman, Des Périers, French Renaissance, Short stories collection, Carnavalesque

Table des matières

CARNAVAL

VOLET ESSAI

Le discours populaire et l'art du bonimenteur chez Bonaventure Des Périers

Exorde de l'auteur	3
De la figure du bonimenteur à la Renaissance	7
Du caractère mouvant de <i>l'ethos</i> du bonimenteur.....	13
Un discours de promesse : le dialogue comme lieu de la parole autoproclamée.....	23
Péroration de l'auteur (conclusion)	33
Bibliographie	37

VOLET CRÉATION

Propos et contes avinés

Orgiaque	46
Petit monsieur Poqué !.....	64
Les Hommes qui rient.....	82

Volet essai du mémoire

*Le discours populaire et l'art du bonimenteur chez
Bonaventure Des Périers*

Exorde de l'auteur

Aux XV^e et XVI^e siècles s'est développé en France un genre nouveau, d'inspiration italienne, soit le recueil de nouvelles, fortement tributaire, sur le plan structurel, de la tradition du *Décameron* de Boccace¹. Dans ces ensembles parfois très volumineux de courts récits, qui, à l'instar du fabliau médiéval, utilisent un matériau d'origine souvent populaire, il s'agit avant tout de proposer une lecture légère et agréable, où la parole vive – celle des conteurs comme celle des personnages – joue un rôle central². Évoquons, au passage, quelques auteurs français qui s'y sont exercés : Marguerite de Navarre dans l'*Heptameron* (publié en 1558), Nicolas de Troyes dans *Le Grand Parangon des nouvelles nouvelles* (vers 1535), Noël du Fail dans *Les Baliverneries ou contes nouveaux d'Eutrapel* (1548), pour ne nommer que ceux-là. Souvent, mais pas exclusivement, on y utilise un cadre narratif général (ou histoire-cadre) à la manière de la *cornice* de Boccace, mettant en scène des devisants qui, pour passer le temps, échangent et se racontent des histoires. C'est donc dire que la communication orale y occupe une place importante, tant dans les nouvelles elles-mêmes (bien souvent à saveur populaire) que dans les propos des protagonistes de l'histoire-cadre.

À propos de la présence d'une tonalité populaire même sous la plume de savants humanistes, il importe de comprendre que, parallèlement au développement de l'imprimerie tout au long du XVI^e siècle, le nombre de lecteurs potentiels a augmenté à

¹ Sur l'influence du *Décameron*, on consultera notamment Gisèle Mathieu-Castellani, « Le *Décameron* et la littérature française. Le modèle et ses variations : du *Décameron* à l'*Heptameron* », dans *Il Decameron nella letteratura europea*, Clara Allasia (dir.), Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2006, p. 141-166.

² Gabriel A. Pérouse (dans Noël Du Fail, *Propos rustiques*, Introduction et annotation de Gabriel A. Pérouse, Genève, Droz, 1994 [1549], p. 9) a constaté, à propos de divers recueils de nouvelles de la Renaissance, qu'il s'agissait bien souvent de « récits de paroles [en tant que] série de monologues, disposés avec une apparente désinvolture en forme de conversation » entre plusieurs personnages plus ou moins individualisés.

mesure que le livre, considéré jusque-là comme une denrée luxueuse, est devenu davantage accessible à un plus large lectorat. On parle alors de l'émergence d'un public dit « populaire », qui cherche, en matière de lecture, ce qui le reconfortera dans la pratique du quotidien et répondra à ses besoins immédiats (soit le salut de son âme et le divertissement)³. L'émergence du recueil de nouvelles à la Renaissance et l'exploitation de la veine populaire doit donc être comprise à la lumière de la diversification du lectorat qui s'opère à cette époque.

Pour attirer et captiver ces nouveaux lecteurs, les rédacteurs de recueil de nouvelles ont dû user de divers stratagèmes, comme celui d'emprunter, en tant que figure auctoriale, une posture proprement théâtrale, en s'adressant à une communauté de lecteurs comme s'il s'agissait d'un attroupement devant le crieur public. Des conteurs comme Philippe d'Alcricpe et Bonaventure Des Périers – ou encore François Rabelais, dans le cadre d'une autre forme de récit –, se sont inspirés de cette figure du bonimenteur, du « bon y ment » qui, à l'aide d'un discours séducteur, cherche à plaire au public-lecteur. Ils usent de la parole, chacun à leur façon, pour charmer l'auditoire et faire valoir ce qu'ils ont à vendre (en l'occurrence le contenu du livre), mais également pour obtenir des avantages extralittéraires, tels que de l'argent ou de la gloire. Et ces trois auteurs l'ont fait en faisant usage du prologue comme d'un instrument qui sert à légitimer leur parole et à

³ Selon Roger Chartier (*Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, du Seuil, 1987), on ne peut en aucun cas identifier le rapport de la culture livresque à la seule possession physique du livre, acheté et entreposé dans une bibliothèque : car « dans le peuple urbain, l'usage de l'écrit imprimé peut à l'occasion être collectif ou médiatisé par une lecture à haute voix (p. 95) ». Chartier dénombre trois lieux sociaux où se pratique la lecture dite oralisée : d'abord dans l'atelier ou la boutique (où les livres techniques sont lus à haute voix pour guider les gestes du travail quotidien), ensuite dans les assemblés religieuses tenues dans les villes (visant à propager les Saintes Écritures aux analphabètes), et, enfin, dans les confréries joyeuses (où se lisaient des pièces imprimés qui accompagnent les gestes festifs). Dans le cadre de cette étude, nous nous concentrerons surtout sur le dernier lieu social, c'est-à-dire sur la parole narrée au sein d'une place publique où se côtoie une population disparate.

établir une connivence avec le lecteur. C'est dans de tels prologues que l'on retrouve avec le plus de force la présence de l'auteur – généralement discrète dans le corps même du recueil de nouvelles –, lequel se met en scène, en adoptant, en quelque sorte, une posture hautement théâtralisée, celle du bateleur ou du bonimenteur, qui n'hésite pas à avoir recours au comique, dans le fond comme dans la forme de ses propos, pour influencer ses lecteurs.

Dans cet essai, afin d'éclairer l'un des exemples les plus éloquents de ce type de théâtralité, il s'agira de se pencher sur l'*ethos* mis en place par Bonaventure Des Périers dans *Les Nouvelles Récréations et joyeux devis* (ouvrage publié de manière posthume en 1558), en s'interrogeant sur la posture de bonimenteur qu'il adopte au début de l'ouvrage dans la *Première Nouvelle en forme de préambule*, qui fait office de prologue⁴.

Nous chercherons à déterminer jusqu'à quel point le discours employé par Des Périers, grâce à une stylistique et une structure discursive qui lui sont propres, participe de la figure du bonimenteur s'adressant au lecteur comme il le ferait sur une place publique. À titre d'exemple, l'auteur des *Nouvelles Récréations* n'hésite pas à employer un ton brusque lorsqu'il apostrophe son lecteur : il cherche à bouleverser, tout au long de son prologue, les principes moraux associés à l'humilité et au souci de vérité, principes qui constituent largement l'*ethos* de l'orateur depuis la rhétorique antique. De cette manière, il fait un usage ironique et malicieux du prologue, notamment en mettant en cause, grâce à la posture du bonimenteur, les principes littéraires que sont l'utilité morale et l'agrément. Cet essai pose simultanément deux hypothèses, soit que la posture mise en

⁴ Bonaventure Des Périers, *Les Nouvelles Récréations et joyeux devis*, Krystyna Kasprzyk (éd.), Paris, Nizet, 1980 [1558]. Dorénavant, tous les renvois à cet ouvrage seront indiqués par l'abréviation DP.

place par cet auteur de la Renaissance est celle d'un bonimenteur comique face à un public populaire ou considéré comme tel, et que, en exploitant cet *ethos*, il a cherché à jouer avec le lecteur, en usant notamment d'effets paradoxaux de rapprochement et de mise à distance, afin de manifester son indépendance en tant qu'auteur. Si les rapports au lecteur dans les *Nouvelles Récréations* ont déjà fait l'objet de réflexions⁵, notre essai semble constituer la première tentative pour y saisir la figure singulière de l'auteur comme bonimenteur.

Pour réaliser notre étude, nous ferons appel à certains outils qu'offre l'analyse stylistique de manière à relever, à l'intérieur du discours du conteur, les manifestations discursives de sa posture de bonimenteur. Michael Riffaterre défend l'idée que la stylistique littéraire « étudie les messages comme portant l'empreinte de la personne du locuteur⁶ » ; et, selon Marcel Cressot, « toute extériorisation de la pensée, qu'elle se fasse par la parole ou au moyen de l'écriture (c'est-à-dire la communication), est un processus subjectif et rhétorique destiné à agir sur le destinataire. L'énonciateur opère donc un choix parmi les possibilités ouvertes par la langue⁷ ». Le style est ce qui permet de mieux faire partager aux lecteurs une vision subjective du monde. En conséquence, nous nous proposons d'analyser l'*ethos* de l'auteur des *Nouvelles récréations* par l'entremise de son vocabulaire, de son emploi des figures de style et, dans une large mesure, de sa syntaxe, en se demandant jusqu'à quel point ils sont tributaires des stratégies du bonimenteur.

⁵ Pour une bibliographie des travaux critiques sur l'ouvrage à l'étude, voir Jean-Claude Arnould, « Bonaventure des Périers, *Nouvelles récréations et joyeux devis* », *L'information littéraire*, vol. 60, n° 3, 2008, p. 20-22. On consultera, principalement, l'article de Colette H. Winn (« L'art de "quémander" à la Renaissance: l'exemple de Bonaventure Des Périers », *Neophilologus*, vol. 71, n° 4, 1987, p. 505-512), qui se rapproche le plus de notre sujet.

⁶ Michael Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 16.

⁷ Marcel Cressot, *Le style et ses techniques. Précis d'analyse stylistique*, Paris, PUF, 1983, p. 14.

Il s'agira, dans un premier temps, de rendre compte de la relation qui existe entre son discours et le contexte transverbal, c'est-à-dire la situation, les circonstances sociohistoriques extérieures à l'œuvre ; dans un second temps, nous étudierons l'*ethos* comique présent dans ses préambules, notamment en montrant comment il met en cause la figure de l'orateur (par rapport à la tradition d'un orateur digne de foi, issue de Quintilien) ; enfin, il s'agira d'analyser le discours mercantile lorsque Des Périers cherche à plaire à son lectorat-public, le livre devenant ainsi un produit qu'il tente de monnayer à des fins extralittéraires (argent, reconnaissance sociale, etc.).

De la figure du bonimenteur à la Renaissance

Dans cette première section de l'essai, il s'agira de mettre en place les différents éléments contextuels qui éclairent l'apparition de l'auteur/bonimenteur dans les textes du XVI^e siècle. D'abord, nous verrons s'il est possible de définir, ou, du moins, de caractériser la figure protéiforme du bonimenteur telle qu'elle se présente dans un cadre littéraire. Nous tenterons dans un second temps de préciser comment se développe le type particulier d'écriture associé à cette figure, surtout dans le contexte des stratégies déployées dans les prologues où résonne la voix de l'auteur-bonimenteur.

Pour comprendre l'apparition de la figure du bonimenteur au courant de la Renaissance, il importe au préalable de saisir que le lectorat, tel qu'on l'entendait jusqu'alors, s'est complexifié, lorsque, comme l'explique Marie-Claire Thomine, « la conversation entre l'auteur et ses lecteurs [s'est étendue] à des partenaires plus nombreux,

plus diversifiés, multiples⁸ ». En effet, avec l'influence grandissante de l'imprimé tout au long du XVI^e siècle, la circulation plus large des textes, notamment des recueils de nouvelles, a impliqué « une redéfinition du fait littéraire, une recomposition du public des lecteurs par rapport auxquels les conteurs essaient de trouver leur place⁹ ». Ce qui suppose, de la part des auteurs, de mettre en place un mode de lecture facilitant l'accès aux textes par un public plus large, susceptible d'être interpellé par un matériau narratif d'inspiration populaire.

Au passage, il importe de clarifier ce que, à l'aide des considérations de Gabriel Pérouse¹⁰, nous entendons par « public et livre populaires ». Commençons par expliciter ce qu'est le « public populaire », compte tenu du nouveau contexte de publication et d'édition résultant du développement de l'imprimerie. Selon Roger Chartier, ces nouveaux lecteurs, qualifiés de « populaires », seraient « tous ceux qui n'appartiennent à aucune des trois robes : soit la robe noire (les clercs), la robe courte (les nobles) et la robe longue (le monde nombreux et divers des officiers, grands ou petits, des avocats, gens de plume et gens de médecine)¹¹ ». Autrement dit, en raison de son statut socio-économique et de son niveau d'éducation, ce type particulier de lectorat forme la minorité du public du livre. Quant à savoir quel type de livre lui correspond, il s'agit d'un texte foncièrement *rassurant*, en ce sens qu'il se veut le prolongement livresque de ce que les gens du peuple

⁸ Marie-Claire Thomine, « Étude littéraire de la “Première nouvelle en forme de préambule” », dans *Lire les Nouvelles Récréations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers*, Dominique Bertrand (dir.), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2009, p. 181.

⁹ *Ibid.*, p. 171.

¹⁰ Gabriel A. Pérouse, « Quelques réflexions sur la matière populaire et sa mise en forme, au XVI^e siècle », *Bulletin de l'association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, vol. 11, 1980, p. 157.

¹¹ Roger Chartier, *op. cit.*, p. 88.

vivent quotidiennement¹². L'auteur, dans son désir de rejoindre un lectorat plus varié et moins savant, revêtra parfois l'habit du bonimenteur – figure d'éloquence populaire bien connue – afin d'attirer l'attention du lecteur et de le guider à travers le texte d'une manière qui n'a rien à voir avec les procédés didactiques ou pédagogiques de la culture savante. Le texte du boniment prend donc à charge, à l'intérieur de son discours, la présence de l'*autre*, du lecteur, que l'on tente d'amadouer, de séduire par tous les moyens possibles¹³, en déployant une « oralité histrionique », comme le précise Ariane Bayle, dont la récente étude sur le bonimenteur à la Renaissance constitue notre principal appui théorique¹⁴.

Un second trait significatif de la figure du bonimenteur, outre son caractère éminemment populaire et théâtralisé, est le fait qu'il se présente masqué, qu'il cherche, par divers outils rhétoriques, à tromper son lecteur. Or, comme l'explique Bayle, « le trompeur est d'autant plus dangereux qu'il sait rendre son corps et son discours attrayants¹⁵ ». À l'image du crieur public, la figure auctoriale du bonimenteur fait appel à une veine facétieuse pour susciter un rire franc, notamment grâce aux contes et aux farces de tout genre, mais également pour provoquer chez le public-lecteur un rire

¹² Selon Pérouse, le livre doit être « profitable » pour ce type particulier de lecteurs (*i.e.* des hommes intellectuellement dépourvus), car non seulement doivent-ils y retrouver les traits de leur condition de pauvre, mais cette littérature est reliée à un besoin, soit celui d'être un support pratique dans leur quotidien ardu.

¹³ Nous évoquerons, dans la section suivante, certains procédés stylistiques et structuraux qu'ont utilisés les bonimenteurs pour guider le lecteur tout au long du prologue, notamment le choix délibéré d'un vocabulaire renvoyant au bas corporel et d'un style oral. Également, le bonimenteur peut faire référence, pour situer le lecteur, à la transmission temporelle dans lequel il s'inscrit. Il faut rappeler que certains auteurs de la Renaissance accordaient une dimension agonistique à leurs prologues, en instaurant un dialogue avec leurs adversaires, prévenant leurs reproches, répondant d'avance à leurs interrogations, comme s'il y avait, de manière implicite, la présence d'un débat à l'intérieur de leurs prologues.

¹⁴ Ariane Bayle, *Romans à l'encan. De l'art du boniment dans la littérature au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2009, p. 27.

¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

trionphal, émancipateur oserait-on dire, c'est-à-dire, selon Bakhtine¹⁶, un type particulier de rire plus profond que le simple rire de plaisir, puisqu'il est, par essence, libérateur¹⁷. Autrement dit, le bonimenteur est celui qui sait utiliser à ses propres fins une langue agréable et séductrice, mais qui, ce faisant, déploie une verve facétieuse pour rendre son propos extravagant. Cette parole, nous dit Bayle, « serait celle d'un sophiste doublé d'un vagabond, [son éloquence] étant déraisonnable ; son corps, un corps errant dans un espace désorienté¹⁸ ».

Également, ce masque dont se pare l'auteur devient, selon Colette Winn, une façon particulière de quémander, de chercher des faveurs auprès d'un lectorat que l'on juge important (roi, seigneurs, mais également la foule de spectateurs massés devant le crieur public)¹⁹. Nous approfondirons cet aspect du bonimenteur plus en détail durant la troisième section de l'essai. Contentons-nous, pour l'instant, d'expliquer que le bonimenteur cherche à séduire son lectorat, qu'il tente de satisfaire à l'horizon d'attente du lecteur pour mieux le tromper. Contrairement aux prologues du Moyen Âge, dans lesquels les auteurs sollicitaient la protection d'un mécène présenté comme supérieur socialement, le bonimenteur de la Renaissance quémande subtilement, feignant l'humilité, usant de flatteries excessives et de confidences pour mieux faire valoir sa pleine autorité d'auteur. Mais ce rapport d'égalité n'est qu'apparent et feint, car il est

¹⁶ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Édition Gallimard, 2006 [1970], 471 p.

¹⁷ Bakhtine (*ibid.*, p. 377) explique cet aspect libérateur du rire facétieux (ou carnavalesque) en affirmant que ce dernier « vise à dissiper l'atmosphère de sérieux maussade et mensonger qui entoure le monde et tous ses phénomènes, à faire en sorte qu'il prenne un aspect différent, plus matériel, accessible, et que tout ce qu'on en dit prenne à son tour des accents différents, et gais, dénués de peur ».

¹⁸ A. Bayle, *op. cit.*, p.15.

¹⁹ Colette H. Winn, *loc. cit.*, p.510.

foncièrement marchand, à savoir qu'il entre dans une optique de vente, comme nous le verrons plus loin.

Pendant la Renaissance, la culture livresque, dans un souci de connivence avec ce nouveau lectorat, n'a pas hésité à récupérer la figure du crieur public. L'oralité était omniprésente dans la société urbaine de la France du XVI^e siècle : les décrets royaux étaient annoncés par le crieur officiel, les cessations de terres certifiées oralement, sans parler du caractère bruyant de la place publique avec ses vendeurs ambulants, ses prédicateurs, ses mendiants. Divers auteurs de nouvelles de l'époque ont fait écho à ce phénomène social en écrivant des textes qui simulent l'oralité associée aux lieux publics et qui donnent à voir la présence physique du conteur sous les traits d'un bonimenteur. C'est grâce à ce qu'Ariane Bayle qualifie d'« oralité performantielle²⁰ » que l'auteur réinvestit la figure du crieur public.

Dans l'espoir de mieux caractériser la posture (ou l'*ethos*) singulière déployée par les bonimenteurs, nous allons brièvement survoler les traits qu'a identifiés A. Bayle dans divers textes de la Renaissance, en les adaptant au contexte du prologue des recueils de nouvelles, ouvrages auxquels Bayle ne s'est pas intéressée. Dans un premier temps, soulignons que l'usage de cette figure coïncide avec une présence, une « voix propre » palpable dans le texte ; n'hésitant pas à s'y conduire en tant que bateleur, l'auteur investit entièrement son préambule, il en occupe tout l'espace. Nous pouvons d'ores et déjà rapprocher la figure du bonimenteur de celle de l'acteur, toutes deux reposant sur un

²⁰ A. Bayle, *op. cit.*, p. 67.

ensemble de *gestus* et *d'actiones* qui sont de l'ordre de la performance²¹. Dans ce contexte, utiliser l'image du comédien gesticulant devant un public pour évoquer le bonimenteur n'est pas sans fondement, car, en utilisant des procédés littéraires qui miment l'oralité, le conteur-bonimenteur sait utiliser à ses fins l'énergie théâtrale d'une présence physique qui sert d'ancrage à la parole. Du point de vue du locuteur, aux dires de Bayle, « il s'agit de "se donner en spectacle" et, pour le public, d'accepter de se laisser impressionner par l'expressivité de [l'acteur]²² », ce qui suppose une interaction constante entre le narrateur et son lectorat-public. Autrement dit, le prologue de certains recueils, comme celui de Bonaventure Des Périers, n'est pas sans faire penser à une scène de théâtre sur laquelle l'auteur serait monté pour déclamer un texte qui semble plutôt improvisé, à la manière de la *commedia dell'arte*.

Paul Zumthor a expliqué fort judicieusement ce phénomène de « texte-événement²³ » en tant que valeur symbolique accordée à un espace investi par le crieur public. En écrivant un prologue dans lequel il intervient directement en employant un « je » hautement affirmatif, le conteur-bonimenteur se place lui-même dans un contexte évoquant une estrade ou une scène, à partir de laquelle il s'adresse aux lecteurs, « en faisant référence à son ici et maintenant de l'écriture, au contexte ambiant entourant

²¹ Parallèlement, A. Bayle (*ibid.*, p. 63) a relevé que c'est durant la première moitié du XVI^e siècle que se sont professionnalisés, en France, les comédiens autour des théâtres clos, à l'intérieur. Tous ceux qui, dès lors, étaient considérés aux yeux des autorités comme des charlatans et des comédiens ambulants ont été relégués aux métiers itinérants, à la rue, sans lieu propre clairement défini. Ces amuseurs ont dû trouver une façon différente de séduire les foules, récupérant de la sorte une certaine forme de théâtralité issue du Moyen Âge (par exemple en montant sur un banc ou sur toute surface surélevée, en criant des insultes et des louanges au public dans le seul but d'attirer leur attention, etc.). Autrement dit, « certaines formes populaires, menacées par l'évolution des institutions, sont capables de métamorphoses et réinvestissent des domaines incongrus, insolites » (*ibid.*, p. 63).

²² *Ibid.*, p. 40.

²³ Paul Zumthor, *La lettre et la voix. De la littérature médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 248.

l'écriture : cela donne un effet de scène, un lieu investi par l'écrivain lui-même²⁴ ». Cette valeur symbolique du lieu occupé, cette présence de l'auteur dans son prologue, permet, pour paraphraser Bayle, de faire sortir le lecteur de la simple narration du livre, et, finalement, de lui offrir une représentation qui serait de l'ordre du visuel, destinant le texte aussi bien aux oreilles qu'à la vue, par la simulation de théâtralité qu'on y trouve. Comme si, durant la lecture du prologue, le lecteur pouvait percevoir l'auteur s'adressant à lui sous les traits du bonimenteur, auquel le préambule sert de faire-valoir en mettant en scène la présence du conteur dans le texte.

Maintenant que nous avons survolé quelques aspects importants de la figure du bonimenteur dans l'usage qu'il fait du prologue, il s'agira, dans la seconde section de l'essai, d'analyser la posture particulière que développe Bonaventure Des Périers au début de son recueil. Nous analyserons comment l'auteur des *Nouvelles Récréations*, en utilisant la figure facétieuse du plaisantin, va à l'encontre de la figure de l'orateur issue de la tradition antique.

Du caractère mouvant de l'ethos du bonimenteur

Il nous semble que Des Périers, grâce à une pratique stylistique particulière, va à l'encontre de la tradition rhétorique issue de Quintilien, pour qui un orateur doit avant tout inspirer la confiance, sembler être digne de foi et démontrer qu'il doit être considéré comme un homme de bien²⁵. Allant contre cette conception de l'*ethos* issue de

²⁴ A. Bayle, *op. cit.*, p. 78.

²⁵ Voir à ce sujet Marcus Fabius Quintilien, *Institution oratoire*, tome 1, vol. III, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1975, dans lequel l'auteur énumère les cinq aptitudes (ou prédispositions) à la

l'Antiquité romaine²⁶, le locuteur des *Nouvelles Récréations* présente à ses lecteurs une posture changeante et paradoxale : rudesse de ton, brusquerie et louange envers le lectorat et, en fin de compte, un refus de vérité. Ainsi, il s'agira d'analyser la manière dont Des Périers malmène l'image classique associée aux rhéteurs de l'Antiquité gréco-romaine. Dans un second temps, nous nous pencherons sur la théâtralité du locuteur qui – mettant en scène une fausse recherche de connivence avec le lecteur dans le cadre de laquelle il se personnifie lui-même en tant que plaisantin – révèle une quête de modernité qui s'exprime par la posture du bonimenteur. Des Périers, en se moquant ouvertement de son lecteur et en se présentant comme un farceur, cherche à affirmer sa supériorité vis-à-vis du lecteur.

Quintilien, cet orateur-pédagogue romain du premier siècle après Jésus-Christ, expliquait que l'orateur classique doit être en mesure de susciter le respect de son public ; chargé d'une responsabilité envers ce dernier, il doit non seulement maîtriser son propos – ce qui, implicitement, suppose que son discours doit être en tout point sincère et véridique – mais également être doté d'une valeur cardinale, soit celle d'être humble

rhétorique que doivent posséder tous les futurs orateurs, soit, dans l'ordre, *l'inventio* (trouver quelque chose d'intéressant à dire), la *dispositio* (ou savoir organiser ce qu'on s'apprête à dire), *l'elocutio* (choisir la façon dont on le clamera), *l'actio* (ou le fait d'allier les bons gestes à son discours) et la *memoria* (le fait de savoir d'avance ce qu'on doit dire). Bien évidemment, dans cette section de l'essai, nous nous concentrerons surtout sur *l'elocutio* et *l'actio*, faisant référence, même d'un point de vue littéraire, à la posture qu'emploie le bonimenteur (ou orateur) pour charmer son public.

²⁶ Selon Pierre Lardet (« Le retour des textes et la saisie de l'Antique, Tite-Live et Quintilien à la Renaissance », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 12, n° 12-1, 1990, p. 31), si cette vision de la rhétorique issue de la culture romaine a eu un si grand impact au courant de la Renaissance, c'est qu'elle répondait à un besoin, à une historicité propre à la Renaissance : « l'actualité exigeait le développement d'une éducation à la *vita civile* ? les programmes d'études accordent alors à la tradition rhétorique une importance neuve ; elle appelait à un surcroît de réflexion éthico-politique ? L'historiographie interroge alors les origines de la Cité et cherche des références pour repenser la conduite des affaires publiques [...]. Ainsi le corpus antique a-t-il été inducteur d'une dynamique multiforme ». C'est le cas notamment de l'exhumation de l'œuvre rhétorique de Quintilien, qui constitue, avec Cicéron et d'Aristote, l'un des piliers de la rhétorique antique.

devant son public. Autrement, il ne pourrait pas être jugé digne de confiance ni prétendre convaincre efficacement son public. Ariane Bayle relie cette exigence d'humilité aux récits de la Renaissance : « dans les romans traditionnels [issus de cette tradition remontant à Quintilien], la voix qui organise le récit ne peut plus être celle de la duplicité (hypocrisie) : celui qui parle est fiable²⁷ ».

Dans ces conditions, on comprend que le caractère étrange et subversif d'un orateur charlatan n'a pas droit de cité dans les romans issus de la tradition médiévale, car, plutôt que de vouloir enseigner des préceptes ou des vertus dignes de confiance, ce type d'orateur-charlatan tente volontairement de leurrer son auditeur. À titre d'exemple, la figure du bonimenteur présent dans les pièces liminaires de *Des Périers* cherche à bouleverser cette tradition du rhéteur inspirant la confiance. Contrairement à la valeur de *l'humilitas*, défendue par Quintilien, *Des Périers* présente plutôt une posture de charlatan arrogant et orgueilleux, n'hésitant pas à bousculer son lecteur et à volontairement le tromper. À l'image du crieur public qui cherche à faire réagir son public (c'est-à-dire qu'en cherchant à susciter une réaction de sa part, aussi bien positive que négative, on attire son attention, on éveille sa curiosité), *Des Périers* utilise divers moyens pour plaire à son public. Ainsi, ce passage, dans lequel il emprunte un ton brusque et volontairement rude envers son lecteur, est une manière de stimuler l'écoute attentive :

Mais laissons-là ces beaux enseignemens. Ventre d'ung petit poysson ! rions [...] Et ne me venez point demander [...] s'ils y prennent l'un pour l'autre, à leur dam. [...] Lisez lisez ! [...] Ne les lisez donc pas. (DP, p.15)

²⁷ A. Bayle, *op. cit.*, p.62

Cet extrait pourrait se concevoir comme « une manière paradoxale de louer et de défendre les vertus heuristiques de la fiction²⁸ ». D'un côté, ce discours fait la promotion d'un « bel enseignement », jugé digne d'intérêt par l'auteur ; et, parallèlement, après avoir imploré ses lecteurs de lire ses nouvelles, il laisse finalement tomber cette idée en exhortant son public à faire de même. Ce qui est en jeu, ici, c'est une relation intersubjective entre le bonimenteur et son lectorat, une relation dynamique dans laquelle l'auteur bouscule son public plutôt que de chercher à s'attirer ses faveurs. À preuve, on trouve maintes apostrophes aux lecteurs (« ne me venez point demander », « lisez lisez », « laissons-là ces beaux enseignements », « rions », etc.) qui visent à impliquer le lecteur dans la parole du conteur. Nous y reviendrons ultérieurement plus en profondeur.

Par ailleurs, le bonimenteur va à l'encontre d'un second grand principe dicté par Quintilien, à savoir que l'orateur, dans l'espoir d'inspirer confiance à son public, devrait toujours être honnête et sincère dans ses propos. Or, Des Périers cherche vertement à leurrer son public, à brouiller les pistes quant à la véracité de ce qu'il dit ; et il le fait en ayant l'audace de railler les œuvres littéraires dites sérieuses, qu'il juge trop prétentieuses, trop éloignées du quotidien de son public prétendument populaire. Pour ce faire, il évite d'emblée de donner un sens mystique ou allégorique à son texte, un sens supérieur au-delà duquel son public « se tourmenterait pour neant ». Il exprime ainsi sa pensée : « je vous prometz que je n'y songe ny mal ni malice : il n'y ha point de sens allegoricque, mistique, fantastique. Vous n'aurez point de peine de demander comment s'entend cecy ? comment s'entend celà ? Il n'y fault ny vocabulaire ne commentaire. Tels les voyez, tels les prenez » (DP, p. 15). Selon Marie-Claire Thomine, « ce refus du sens

²⁸ *Ibid.*, p. 28.

allégorique est une manière pour l'auteur d'assumer pleinement la simplicité de cette prose narrative et comique, à laquelle il ne cherche pas à insuffler un caractère élevé ni sérieux²⁹ ». Il n'y aurait alors que le sens premier et littéral de la parole qui importe, le reste n'étant que pure spéculation. Pour Colette Winn, ce refus de l'allégorie serait en fait un autre subterfuge employé par Des Périers (et par les bonimenteurs) pour se moquer des œuvres littéraires jugées arides et complexes³⁰. Ce sens extra-littéraire, caché derrière les mots, il le « laiss[e] aux faiseurs de contractz et aux intenteurs de proces » (DP, p.14). C'est une manière, certes habile, de ridiculiser les lecteurs savants qui oseraient s'aventurer dans un décodage trop élaboré de ses textes, tout en rassurant les auditeurs populaires sur le caractère modeste de son propos³¹. Autrement dit, ce refus de la vérité, ou de la haute vérité, peut se comprendre comme une manière ironique de se présenter en tant que seul maître de son œuvre littéraire³².

En ce sens, nous pouvons concevoir la posture déployée par Des Périers comme une posture comique, ouvertement moqueuse. Vers la fin de la « Première Nouvelle en forme de préambule », Des Périers oppose deux figures, l'une traditionnelle et l'autre plus moderne : d'un côté, il fait référence au monument qu'est Socrate (qualifié d'« homme

²⁹ Marie-Claire Thomine, *loc. cit.*, p.175

³⁰ Par exemple, les exégèses scolastiques requéraient de la part du lecteur une interprétation philologique et dirions-nous, essentiellement doctrinale. Les textes bibliques n'étaient lus et déchiffrés que par de hauts spécialistes qui seuls avaient le pouvoir de critiquer et de commenter les textes canoniques. C'est précisément à eux et à leurs interprétations spéculatives que s'en prend Des Périers.

³¹ À ce propos, Mikhaïl Bakhtine (*op. cit.*, chapitre V, pp. 302-365) a été un des premiers théoriciens à exposer de la sorte cette figure paradoxale de la vérité (ou fausse vérité), en tant que matière populaire réinvestie, c'est-à-dire que, dans la culture populaire du Moyen Âge jusqu'à la fin de la Renaissance, il était de mise de « rabaisser » tout ce qu'on jugeait trop spirituel ou trop intellectuel vers le niveau corporel. Selon Bakhtine, le rabaissement confère un aspect rénovateur à toute idée ou tout objet, car les liens logiques s'affranchissent et deviennent plus matériels, plus accessibles.

³² Une telle réflexion ludique sur l'activité d'interprétation et les niveaux de sens n'est pas sans parenté avec les propos d'Alcofrybas Nasier – autre figure de bonimenteur – sur les silènes dans le prologue de *Gargantua* (1534) ; voir A. Bayle, *op. cit.*, p. 157.

sans passion », d'une grande « sévérité, rusticité, tetricité, gravité » ; DP, p. 15), qui personnifie à lui seul l'ancien *ethos*, sérieux et excluant le rire ; à l'opposé, il met en place une figure dite moderne : soit le plaisantin, « qui ha esté si plaisant en sa vie » (DP, p. 18) aux yeux du peuple. Outre sa faculté d'être apprécié de ses semblables, Des Périers — après avoir rapporté une anecdote pathétique entre un plaisantin et le prêtre durant l'extrême onction — caractérise cet individu comme un être naïf et doué d'une grande félicité, « d'autant plus grande qu'elle est octroyée à si peu d'hommes » (DP, p. 19). Nous saisissons d'entrée de jeu que l'auteur des *Nouvelles Récréations* se dissimule derrière cette figure du plaisantin, qu'il se représente lui-même en tant qu'homme de bonne compagnie, voire en tant que joyeux luron. Cette personnification peut se concevoir en tant qu'effet positif exercé sur le public, car, dans l'espoir de les émouvoir, il emprunte les habits d'un être favorablement perçu par les lecteurs, un être qui est leur contemporain et leur semblable.

Une seconde conséquence de cette posture comique mise de l'avant par Des Périers se retrouve du côté de la mise en scène de son lectorat. Lorsqu'il s'adresse à son lectorat, lorsqu'il prend à charge la parole de l'*autre* à l'intérieur de son discours, il le fait de manière volontairement ludique. À cette fin, lorsqu'il évoque l'importance de lire « hardiment » toutes ses nouvelles et joyeux devis, Des Périers met en scène un dialogue sans protagoniste clairement défini :

Lisez hardiment, dames et damoyelles : il n'y ha rien qui ne soit honneste : Mais si d'aventure il y en ha quelques unes d'entres vous qui soyent trop tendrettes, et qui ayent peur de tomber en quelques passages trop gaillars : je leur conseille qu'elles se les facent eschansonner par leurs freres, ou par leurs cousins : affin qu'elles [manquent] peu de ce qui est trop appetissant. - « Mon frere, marquez moy ceulx qui ne sont pas bons, et y faictes une croix ». - « Mon cousin, cestuy cy est il bon ? ». - « Ouy ». - « Et cestuy ci ? ». - « Ouy ». Ah mes fillettes, ne vous y fiez pas : ilz vous tromperont, ilz vous feront lire ung *quid pro quod* ! Voulez vous me croire ? Lisez tout, lisez lisez. » (DP, p. 17)

Deux choses retiennent ici notre attention : soit, dans un premier temps, la présence ambiguë d'une antinomie : les « dames et damoyelles » sont sans explication considérées comme étant « trop tendrettes », alors que, conjointement, les hommes sont présentés comme les seuls pouvant parcourir les passages jugés « trop gaillars ». Des Périers utilise le lieu commun de la relation entre la femme délicate et de l'homme vigoureux pour ridiculiser de façon subtile ses propres lecteurs. Effectivement, tout en valorisant une lecture assidue, notamment par l'emploi analogique de cette figure masculine qui ne redoute aucun passage « trop appétissant », Des Périers devient ironique lorsqu'il s'agit de ces lecteurs qui ne parcourent pas hardiment tout le texte, les associant à cette figure de la fillette pusillanime. En somme, nous considérons qu'il se présente à ses lecteurs comme un être insolent qui se moque de certains de ses lecteurs.

Un second constat se dégage de ce passage de Des Périers, soit son emploi particulier du discours rapporté. Il y a, dans cet usage de ce procédé, ou, pour mieux dire, de cette mise en scène d'un dialogue fictif, un usage ludique de la parole. En effet, il mime la spontanéité d'un échange anodin entre trois protagonistes, vraisemblablement une fillette auprès de son cousin et de son frère ; et il utilise cet entretien pour le moins trivial afin de renvoyer à une réalité propre aux lecteurs populaires. Nous constatons à ce sujet que son usage de la vocalité donne de la vivacité à son propos ludique, n'hésitant pas à se moquer de ses lecteurs naïfs (« ah mes fillettes, ne vous y fiez pas : ilz vous tromperont, ilz vous feront lire ung *quid pro quod* »).

Nous allons maintenant voir comment cette posture comique et facétieuse déployée par Des Périers lui permet de se rendre le seul maître de son texte, au point de bouleverser un possible lien de connivence qui s'installerait entre l'auteur et ses lecteurs.

En prétendant écrire pour un public populaire, les conteurs-bonimenteurs de la Renaissance saisissaient parfaitement qu'ils risquaient d'être considérés comme des hommes de lettres qui simulaient une parole populaire et un statut de bateleur qui n'avait rien à voir avec leur statut social³³. Ils se sont ainsi attachés à réduire, souvent de manière paradoxale, l'écart entre eux et leur public. Pour Pérouse, même s'il est intellectuellement pourvu, « l'auteur doit créer une impression de connivence avec son lectorat. L'auteur joue de la présence et de la distance³⁴ ». Cette dernière considération est particulièrement importante, car ce paradoxe d'un narrateur à la fois amène et provocateur explique certains des effets de rapprochement et de mise à distance que nous avons déjà identifiés..

En effet, le narrateur chez Des Périers et, comme chez Philippe d'Alcricpe et François Rabelais, se présente toujours plus ou moins explicitement comme le serviteur de ses narrataires, n'hésitant pas à les louer (« amy lecteur », « débonnaire lecteur »). Mais ce n'est qu'apparence, car, de façon subtile, le narrateur-bonimenteur adopte plutôt une position de supériorité par rapport au lectorat. L'écriture des prologues chez ces auteurs comporte, comme le souligne Ariane Bayle, une dimension stratégique triple : « il faut capter la bienveillance de l'auditeur pour le mettre dans une disposition favorable à la personne [du bonimenteur] et à sa cause, s'assurer de son attention, et enfin le rendre "docile", c'est-à-dire capable de comprendre la "cause" du texte³⁵ ». Il s'agit, avant d'entrer dans le corps principal de l'œuvre (l'ensemble des nouvelles), d'attirer l'attention du lecteur par un langage oral et coloré et de susciter un réflexe d'écoute.

³³ Des Périers lui-même était un humaniste ayant œuvré à traduire une version française de la Bible.

³⁴ Gabriel A. Pérouse, « Quelques réflexions », *loc. cit.*, p. 157.

³⁵ A. Bayle, *op. cit.*, p. 84.

Ce qui distingue l'approche des bonimenteurs dans ce processus d'assujettissement du lecteur, c'est précisément la dimension ludique et facétieuse de leur mise en scène. Le prologue de *Des Périers* se donne ainsi à lire comme une invitation à un jeu, l'auteur étant celui qui dicte les règles à des joueurs (les lecteurs) qu'il interpelle dans son prologue par des adresses comme « vous entendrez », « vous conviendrez que... ». Cette situation ludique permet au bonimenteur non seulement d'imposer sa présence en tant que seul maître du jeu, mais également d'orienter la lecture qu'il propose, pour s'assurer de ce que l'on doit ou non comprendre du texte. À titre d'exemple, *Des Périers* tient constamment les lecteurs à distance, au point qu'ils ne deviennent que de simples spectateurs. Il se contente de leur signaler ce qui est bon pour eux :

Le plus gentil enseignement pour la vie, c'est *Bene vivere et laeteri*. L'un vous baillera pour ung grand notable, qu'il faut reprimer son couroux : l'autre, peu parler : l'autre, croire conseil : l'autre, estre sobre : l'autre, faire des amis. Et bien, tout cela est bon. Mais vous avez beau estudier. Vous n'en trouverez point de tel qu'est, Bien vivre et se resjouir. Ne vault il pas mieux se resjouir, en attendant mieux : que se fascher d'une chose qui n'est pas en nostre puissance ? (DP, p. 14)

Dans cette apostrophe aux lecteurs, nous remarquons que les leçons morales sont pour la plupart ironiques et ambiguës. Le narrateur intègre à son discours une multiplicité d'interlocuteurs et d'interprétations quant à la meilleure façon de mener une vie bonne. Nous constatons d'emblée qu'il y a, dans cet appel à la diversité de locuteurs, un caractère léger et divertissant qui renvoie à l'atmosphère propre à l'oralité, comme s'il s'agissait des racontars propres à la place publique. La polyphonie de voix et de points de vue qui est ici évoquée mime le côté familial d'un regroupement de gens qui expriment leur « plus gentil enseignement pour la vie ». Nous constatons également que l'auteur se distancie des différentes interprétations proposées et même qu'il s'en moque, qu'il les tourne en dérision.

Les rôles sont donc intervertis : le chevauchement des répliques des interlocuteurs fictifs sont absorbés dans celle du narrateur, car la pluralité des points de vue finit par converger vers un enseignement moral unifié par la parole même de l'auteur ; il en arrive de la sorte à imposer sa propre vision des choses, la seule jugée digne d'intérêt pour le lecteur : c'est-à-dire qu'il vaut mieux en toute circonstance chercher à se réjouir plutôt que de se plaindre de tracas qui ne nous concernent pas. Autrement dit, en imposant sa propre vision des choses, en se moquant ouvertement de ses lecteurs (par le truchement de l'ironie), Des Périers fait figure de bonimenteur, car il va à l'encontre des deux principes cardinaux édictés par Quintilien, à savoir que l'orateur doit toujours inspirer confiance et ne jamais chercher à leurrer son public. Sa posture devient celle d'un plaisantin, d'un bonimenteur usant de la parole pour bernier volontairement son public.

Par ailleurs, en tant que prologue, en tant que voix qui se légitime, la « Première Nouvelle en forme de préambule » permet à Des Périers d'engager un dialogue fictif avec son lecteur. Or, cette apparence de connivence instaurée entre l'auteur et son lectorat est un dialogisme feint, une autre ambiguïté littéraire de la part de Des Périers. Dans les faits, en dépit des efforts du bonimenteur pour faire participer le lecteur, « un seul a la vraie parole, le narrataire est [artificiellement] désigné comme un “vous” pluriel, avec la présence [...] d'une structure d'anticipation (“Vostre office sera de...”, “croyez-moi”, “ne vous chagrinez point”, etc.)³⁶ ». Lorsque Des Périers intègre virtuellement la parole du lecteur dans son propre discours, il feint ce dialogue pour mieux se rendre présent aux yeux du lecteur – ce qui lui permet encore une fois d'imposer sa présence au seuil du recueil –, mais il sait néanmoins se rendre distant par rapport à son public, notamment

³⁶ A. Bayle, *op. cit.* p. 72.

lorsqu'il use d'une structure de phrase connotant l'indifférence et l'insolence. Ainsi, lorsqu'il argumente sérieusement à propos de la nécessité de se réjouir, Des Périers insère dans son discours les questionnements du lecteur : « Voire mais, comment me resjouirayje, si les occasions n'y sont ? direz vous. Mon amy, accoustumez vous y. Prenez le temps comme il vient : laissez passer les plus chargez : Ne vous chagrinez point d'une chose irremediable : cela ne fait que donner mal sur mal » (DP, p. 14). Cette structure de phrase, essentiellement brève et laconique, dans laquelle alternent une interrogation et des affirmations, permet à Des Périers de se moquer de son lectorat, de prendre ses distances par rapport aux mœurs populaires. De sorte que, en raison du caractère changeant de sa posture, Des Périers ne rend pas univoques ses intentions auctoriales.

Un discours de promesse : le prologue comme lieu de la parole autoproclamée

Dans cette troisième et dernière section, à la lumière de ce que nous avons établi précédemment, il s'agira d'examiner la posture de Des Périers en tant que bonimenteur vantant les mérites de son texte à l'instar d'un crieur sur la place publique. Devant son auditoire (ou lectorat), le bonimenteur tient un discours marchand, particulièrement enjôleur, n'hésitant pas à user d'une rhétorique publicitaire pour glorifier son œuvre et, par un effet de miroir, sa propre personne. L'auteur des *Nouvelles Récréations* semble chercher moins à convaincre ses lecteurs qu'à leur plaire ; il leur adresse donc un discours fait de promesses, dans le but de les séduire. Après avoir brièvement défini ce que nous entendons par discours marchand, nous nous pencherons sur trois des principaux moyens

qu'a utilisé Des Périers pour s'attacher son lectorat, pour enfin analyser quels bienfaits (ou rétributions) il quémandait en retour de son dur labeur.

Des Périers, en tant qu'auteur d'un recueil de nouvelles facétieuses, a fait appel à la figure du bonimenteur dans son prologue pour s'attirer la complaisance de son lectorat. Pour ce faire, il a dû déployer une rhétorique à caractère publicitaire, à tout le moins un type de discours visant à captiver le lecteur, comme s'il s'agissait, à l'instar d'un vendeur ambulancier, de vanter les avantages d'un produit à vendre. Ce type de procédé relève d'une forme de mercantilisation de la culture livresque, c'est-à-dire, selon François Ascher, une « dynamique qui transforme les pratiques sociales, les objets et les services en marchandises, en les faisant entrer dans le champ du [capital]³⁷ ». Sous cet éclairage, le discours du bonimenteur, en plus de constituer un travestissement des critères moraux traditionnellement affiliés à la rhétorique classique³⁸, notamment ceux qui sont associés à l'utile et à l'agréable, cherche à vanter les bienfaits du produit littéraire, comme s'il s'agissait, en somme, d'un objet commun. C'est d'autant plus vrai qu'il y a, derrière cette mercantilisation de la culture, un objectif d'ordre pratique.

Ariane Bayle ajoute à ce propos : « toute valeur morale (honneur, bien-être, vérité) devient des biens matériels, que le bonimenteur tentera de monnayer en sa faveur auprès de son lecteur³⁹ ». Il faudrait en ce sens considérer le prologue de Des Périers comme un discours ouvertement utilitariste, qui juxtapose l'acte de création à une valeur associée au

³⁷ François Ascher, *La société évolue, la politique aussi*, Paris, O. Jacob, 2007, p. 40.

³⁸ Il est à noter que ce travestissement des valeurs morales vers de pures valeurs pratiques est à rapprocher, si l'on suit les propos de Bakhtine dans *François Rabelais et la culture populaire* (*op. cit.*, chapitre VI, pp. 366-432), du concept du rabaissement, typique de la culture du carnavalesque, qui ramène tout ce qui est jugé comme trop intellectuel ou spirituel à un niveau inférieur, soit essentiellement celui du corps.

³⁹ A. Bayle, *op. cit.*, p. 155.

rôle pratique (dans le quotidien du lecteur) que pourrait revêtir l'objet littéraire. Comme nous allons le voir, il s'agit, tout au long du prologue, de faire comprendre aux lecteurs – à l'aide d'une posture caractérisée par l'arrogance et la suffisance – la pertinence du recueil de nouvelles ; de légitimer, en quelque sorte, l'importance de ses histoires populaires et comiques. Autrement dit, en prétendant rabaisser les valeurs morales traditionnelles au rang de simples considérations pratiques, Des Périers, contribue à un usage du comique dans l'unité et le ton des œuvres littéraires.

Pour ce faire, Des Périers fait appel à quelques stratagèmes publicitaires afin de chercher à se rendre sympathique aux yeux d'éventuels lecteurs. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous allons présenter trois de ces stratégies rhétoriques que nous avons relevées au début de l'ouvrage, lieu de mise en scène de la posture du bonimenteur.

Un premier procédé à caractère publicitaire employé par Des Périers consiste à plaire aux lecteurs en glorifiant la figure de l'auteur, c'est-à-dire lui-même. En tant que tel, le paratexte auctorial⁴⁰ peut se concevoir, du point de vue des bonimenteurs de la Renaissance, comme une façon de s'exposer publiquement et d'explicitier les repères de la communication qui seront déployés tout au long du recueil de nouvelles. Avant même l'apparition de la figure du bonimenteur, l'adresse « Au lecteur » attribuable à l'imprimeur Robert Granjon⁴¹, présente ce dernier comme une nouvelle autorité

⁴⁰ Le « paratexte auctorial » désigne, selon Gérard Genette (*Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. Essai, 1987, introduction), l'ensemble des discours ou commentaires qui accompagnent l'œuvre littéraire ; bien qu'ils ne soient pas directement insérés à l'intérieur du récit, ils sont écrits par l'auteur lui-même, qu'il s'agisse d'une dédicace, d'une épigraphe ou de la préface.

⁴¹ Robert Granjon était un imprimeur-libraire fort populaire de son vivant : il fut l'un des acteurs les plus importants de l'évolution de l'imprimerie du XVI^e siècle (il a conçu des caractères italiques, des caractères musicaux et des caractères orientaux à la demande du pape Grégoire XIII), Ainsi, il a fourni à l'imprimeur Jean de Tournes les caractères italiques qu'il a utilisés pour son édition des *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (1547), de Marguerite de Navarre.

auctoriale, qui a pris le relais de Des Périers en faisant des *Nouvelles récréations* « son » livre :

Et vous ose bien persuader, amy Lecteur, que le semblable fust advenu de ce present Volume, duquel demeurions privez, sans la diligence de quelque vertueux personnage qui n'ha voulu souffrir ce tort nous estre fait : Et la mémoire de feu Bonaventure des Periers, excellent Poete, rester frustrée du los qu'elle merite. (DP, p. 3)

Non seulement le libraire vante-t-il le talent exceptionnel de feu Bonaventure Des Périers, mais il se sert également de cette tribune pour justifier son travail d'imprimeur, sans lequel nous serions privés de ce « present Volume ». La voix de l'éditeur donne à voir un auteur encore intangible, une silhouette présente derrière les mots, qui s'anime dans les pièces qui suivent pour, comme le dit l'imprimeur, étaler la « grace que nostre Autheur ha à traiter ses facecies ». En ce sens, selon Jean-Claude Arnould, « sans l'interposition de ce relais vivant [l'imprimeur], le propos de Bonaventure risque d'avoir une résonance bouleversante. Elle lève donc la menace de la mort de son sens en rendant au conteur sa voix légère et vivante⁴² ». Autrement dit, dès l'ouverture de l'ouvrage, la pérennité de la figure de Des Périers comme auteur est assurée, permettant à ce dernier de s'épanouir pleinement dans le registre paradoxal du bonimenteur au sein de la « Première Nouvelle en forme de Preamble ». Éditeur et auteur semblent profiter de l'effet commercial de cette manière de faire de la réclame.

En deuxième lieu, en bon quémendeur, et faisant comme s'il s'adressait à un public réuni sur la place publique⁴³, Des Périers cherche à convaincre son auditoire de l'utilité

⁴² Jean-Claude Arnould, « L'«auteur» invisible » : *Les récréations et joyeux devis de Feu Bonaventure Des Périers*, de Robert Granjon », dans *Conteurs et romanciers de la Renaissance : mélanges offerts à Gabriel-André Pérouse*, James Dauphiné (dir.), Paris, H. Champion, 1997, p. 35.

⁴³ À ce propos, Amélie Blanckaert et Romain Weber (« Nouvelles Récréations et joyeux devis : pour qui ? », dans *Lire les Nouvelles Récréations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers*, Dominique Bertrand (dir.), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2009, p. 40) émettent l'hypothèse qu'il s'agit d'un ouvrage qui « s'adresse tout d'abord à des happy few, d'un livre qui émane de

de son texte dans leur propre vie, n'hésitant pas à déployer, à l'intérieur de son préambule, un vocabulaire et une syntaxe à caractère publicitaire⁴⁴. De fait, Des Périers a recours à des considérations qui lui sont familières, près de ses tracasseries et de ses soucis quotidiens. Dans la « Première Nouvelle en forme de préambule », l'auteur emploie une syntaxe entrecoupée et hachée, constituée de questions brèves, comme autant de sentences lancées aux lecteurs : « Ung trop grande patience vous consume : Ung taire vous tient gehenné : Une diete vous desseiche : ung amy vous abandonne. Et pour cela, vous faut il desesperer ? Ne vault il pas mieux se resjouir, en attendant mieux ? » (DP, p. 14). Deux choses retiennent ici notre attention. D'abord, à l'instar d'un médecin ambulant qui vante au public les bienfaits médicaux de son produit, Des Périers utilise la notion populaire du rire en tant que remède aux maladies dont pourraient souffrir les spectateurs : car « c'est aux malades qu'il faut médecine » (DP, p. 5). En soulignant l'importance du rire dans la vie des gens du peuple, cet auteur facétieux confère à son livre un pouvoir presque prodigieux, comparables aux fioles médicales du médecin ambulant, à l'instar d'Alcofraybas Nasier, dans le prologue de *Pantagruel* (1534), qui, comme les charlatans, utilise « une rhétorique distributive pour énumérer les vertus thérapeutiques de sa marchandise »⁴⁵. En effet, l'auteur des *Nouvelles récréations* décrit à plusieurs reprises dans son prologue les vertus performatives et tangibles de son œuvre,

la cour et dialogue avec elle, d'un recueil d'histoires comiques qui partage certaines valeurs avec l'idéal de civilité » des courtisans de la cour. Nous faisons plutôt le pari que, bien qu'il s'adresse à ces *happy few*, Des Périers a en tête, au moment de l'écriture, un public hétérogène, celui amassé sur la place publique.

⁴⁴ Toutefois, fondamentalement parlant, il ne peut y avoir d'autre usage du livre hormis la lecture elle-même. Des Périers affirme le contraire : le livre possède intrinsèquement, à l'image des fioles pharmaceutiques vantées par les médecins ambulants, une valeur pratique, comme nous le verrons plus loin.

⁴⁵ A. Bayle, *op. cit.*, p. 207.

les vertus pratiques du comique⁴⁶. À l'aide de ses multiples questions et d'un ton volontairement bienveillant et familier à l'endroit de son public-lectorat (notamment par l'emploi répétitif du vocatif « vous », servant à apostropher l'autre, à le prendre à charge), Des Périers tente de le persuader que son œuvre littéraire a une vocation pratique, qu'elle peut avoir un impact réel sur leur vie, et, par conséquent, que les lecteurs doivent non seulement l'acheter, mais le consommer, c'est-à-dire le lire et s'en abreuver. À cet effet, Colette Winn affirme que,

à l'encontre du message publicitaire qui va du produit à l'acheteur, vantant les qualités de l'un et soulignant l'effet positif qu'il a sur l'autre, la démarche de Des Périers décrit le trajet inverse. Ainsi, l'on part de l'acheteur dont l'état d'esprit présent [le fait d'être malade de l'esprit] vient prouver la nécessité du produit⁴⁷.

À mieux considérer ce passage de Des Périers, nous constatons que, dans l'espoir de légitimer son œuvre littéraire, celui-ci interpelle son lecteur (ou futur acheteur) pour l'empêcher de convenablement réfléchir, et donc de douter du produit. Dans le processus d'une possible vente, nous pourrions presque l'entrevoir exalter son produit non pas auprès des gens qui comptent l'acheter, mais bien auprès de ceux qui ne sont pas tout à fait convaincus de sa valeur réelle. Les bonimenteurs cherchaient, en exagérant volontairement leurs louanges, à désorienter ces spectateurs sceptiques par une surenchère d'éloges du produit. Cette rhétorique épideictique, selon Renée-Claude Breitenstein, « vient toucher l'imagination du lecteur et fait appel au *pathos* plutôt qu'au *logos*⁴⁸ ». Bayle, quant à elle, affirme à propos de cette technique persuasive que «

⁴⁶ Ariane Bayle indique également que le bonimenteur met l'accent sur la polyvalence du livre, sur le fait que, par l'énumération de ses nombreuses qualités et usages (pratiques ou symboliques), il peut ainsi convaincre le lecteur de la nécessité du produit. Dans ce cas de figure, Des Périers met de l'avant le fait que le rire, procuré par son recueil de nouvelles, peut guérir de multiples maux.

⁴⁷ Colette Winn, *loc. cit.*, p. 511.

⁴⁸ Renée-Claude Breitenstein, *La rhétorique épideictique de François Rabelais*, mémoire de maîtrise sous la supervision de Diane Desrosiers-Bonin, Montréal, Université McGill, 2003, p. 75.

l'amplification rhétorique repose sur un effet de liste qui engage l'auditeur dans la poursuite d'une qualité supplémentaire et ce, jusqu'à saturation de sa capacité de discernement⁴⁹ ». Autrement dit, il s'agit de faire miroiter le fantasme d'un produit plus beau que nature, de sorte que la réalité même de l'objet s'efface ou tend à s'amoindrir.

Enfin, le dernier subterfuge que nous avons relevé dans le prélude de Des Périers consiste à séduire son lectorat, de façon volontairement ambiguë, grâce à la *captatio benevolentiae*, c'est-à-dire qu'il les prend à partie en mélangeant, au sein de son discours, tout à la fois les louanges (ou flatteries excessives) et les injures à leur endroit. En effet, comme nous l'avons déjà suggéré, son discours devient paradoxal, dans la mesure où, simultanément, il reconforte et met à mal l'horizon d'attente (ou l'*endoxa*) de son lectorat. Comme l'explique Ariane Bayle, « le commentateur (ou narrateur) ne se contente plus de conter, de vanter, il [invective] son interlocuteur⁵⁰ ». Qu'est-ce à dire ?

Rappelons au passage que Des Périers était un humanisme lettré et que, à ce titre, il s'adressait également à des lecteurs savants. Campant, comme l'Alcofrybas Nasier de Rabelais, un bateleur-humaniste, il s'adresse à ce lectorat lettré (ou noble) comme s'il s'agissait des gens du peuple. Par cette substitution des figures du destinataire, Des Périers cherchait avant tout à désorienter les lecteurs savants, habitués aux raisonnements scolastiques et aux références à l'Antiquité. Naît alors, selon Bayle, « l'idée d'une compétition des savoirs, le narrataire n'étant plus cantonné dans un rôle de badaud, mais devenant l'égal [du lecteur savant], avec lequel il peut, sans fin, “mouvoir la question”,

⁴⁹ A. Bayle, *op. cit.*, p. 198.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 193.

sources livresques à l'appui⁵¹». Autrement dit, Des Périers se place en concurrence directe avec ce type de lectorat, et, pour ce faire, il utilise une posture narrative qui se caractérise par l'arrogance et une certaine suffisance. Par exemple, lorsqu'il énonce ses propres critères d'accessibilité à son œuvre, Des Périers n'hésite pas à apostropher ses lecteurs :

Ouvrez le livre [...] et ne me venez point demander quelle ordonnance j'ay tenue. Car quel ordre fault il garer quand il est question de rire ? Qu'on ne me vienne non plus faire des difficultez : Oh ce ne fut pas cestuy cy qui fit cela : Oh, cecy ne fut pas fait en ce cartier la : je l'avoys desja ouy compter : cela fut fait en nostre pays. [...] Car comme les ans ne sont que pour payer les rentes, aussi les noms ne sont que pour faire debater les hommes. Je les laisse aux faiseurs de contractz et aux intenteurs de proces. (DP, p.14)

Ce passage du prologue pourrait se concevoir comme une manière de mettre à mal l'horizon d'attente du lecteur savant. En effet, cet extrait présente un style dont la variété et la mobilité pourraient nous permettre de retracer le ton paradoxal de l'orateur : après avoir asséné à ses lecteurs deux directives catégoriques (« ouvrez », « ne me demandez point »), l'auteur poursuit avec une question purement rhétorique, n'appelant pour toute réponse que l'acquiescement de son lectorat. S'ensuit alors, après un second ordre autoritaire (« qu'on ne me vienne non plus faire des difficultez »), toute une série de concessions sarcastiques visant à démentir à l'avance les possibles objections ou réfutations du lecteur savant. Puis, en cherchant à justifier sa position, Des Périers emploie une comparaison pour le moins audacieuse en caractérisant le temps en terme monétaire, ce qui lui permet d'émettre l'idée que ces considérations (ces « difficultez »), jugées superflues, ne servent qu'à attiser des querelles inutiles entre les hommes. De surcroît, il traite au passage tous les mauvais lecteurs (*i.e.* ceux qui n'écouteront pas ses directives) de « faiseurs de contractz » et d'« intenteurs de proces ». Ces dernières insultes

⁵¹ *Ibid.*, p.195.

viennent confirmer que Des Périers utilise un « effet de pointe », en tant que crescendo syntaxique, dans lequel l'auteur adopte une attitude volontairement arrogante envers ses lecteurs savants.

Somme toute, ce type de rhétorique du bonimenteur s'apparente au discours proprement sophistique, compte tenu que l'auteur superpose de manière volontairement fallacieuse les images qu'il projette de lui-même, revêtant tantôt le masque de l'humaniste savant, tantôt celui du charlatan qui injurie et se moque de ses lecteurs. En présentant un *ethos* fluctuant, c'est-à-dire jamais clairement défini, Des Périers rapproche le sérieux et le comique, le bas et l'élevé. Ce type de procédé publicitaire – désigné par Bayle tantôt comme une « stratégie de retournement de sens⁵² », tantôt comme un « discours-spectacle⁵³ » – exige de la part de son auditoire « une lecture alternée, un va-et-vient constant entre les deux pôles de l'opposition⁵⁴ ». Ce rapport élastique et trouble permet à l'auteur d'affermir son autorité parmi son lectorat aussi bien populaire que savant. En effet, en appelant ses narrataires à s'identifier à lui (« croyez-moi », « ah mes fillettes, ne vous y fiez pas [...] Voulez vous me croire ? »), Des Périers autorise et renforce son discours, notamment lorsqu'il se permet de brouiller le jugement de son auditoire relativement à la posture qu'il leur présente. Autrement dit, à l'instar d'un crieur ambulancier qui ajuste son *ethos* en fonction de son public, Des Périers laisse pleinement entrevoir sa posture de bonimenteur lorsqu'il se permet d'être à la fois comique (et donc populaire) et sérieux (savant).

⁵² A. Bayle, *op. cit.*, p. 236.

⁵³ *Ibid.*, p. 237.

⁵⁴ Renée-Claude Breitenstein, *op. cit.*, p. 60.

Maintenant que nous avons sommairement décrit quelques stratagèmes à caractère publicitaire employés dans le prologue de *Des Périers*, il s'agit désormais de voir comment la figure du bonimenteur peut être définie en tant que « quémendeur ».

En cherchant à marchander son œuvre littéraire (sorte de troc culturel) contre des bienfaits de la part du lecteur, *Des Périers* est en quête de deux formes de rétributions en échange de son dur labeur, d'abord matérielle, puis symbolique, qui ne pourront se concrétiser du vivant de l'auteur, puisque l'ouvrage a paru une dizaine d'années après sa mort. Nous entendons par rétribution matérielle tout ce qui concerne le désir d'obtenir la protection d'un mécène et, par le fait même, une rétribution monétaire. Dans l'« *Extrait du privilege du Roy* », le monarque « donne privilege et permission » pour que soit imprimé ce livre facétieux, « et pour remuneration de son invention, veult iceluy Seigneur, que nul autre en ce Royaume : n'ayt à tailler poinssons, ne contrefaire ladite lettre françoise d'art de main : Ne d'icelle vendre ne distribuer aucune impression » (DP, p. 1). Dans ce passage, la formule clé est bien évidemment de « pour remuneration de son invention », comme s'il s'agissait, en quelque sorte, d'un produit culturel ayant exigé un difficile labeur de la part de son auteur et de l'imprimeur, et qui, par le fait même, se mérite une récompense. Feignant l'humilité pour mieux amadouer son lectorat, l'imprimeur (s'associant à l'auteur et se faisant un peu bonimenteur) explique à tous les débonnaires lecteurs : « vostre office sera de le recevoir d'une main affable, et nous sçavoir gré de nostre travail » (DP, p. 4). Ariane Bayle explique à ce sujet que « le bonimenteur superpose à la situation de vente en directe la logique inflationniste des dettes : tout se passe comme si l'auditeur rétif, pour ne pas à avoir à payer dans le présent,

devrait payer par des intérêts dans le futur⁵⁵ ». De fait, en récompense du bon travail, le roi donne les pleins droits d'imprimerie à Granjon, et, si argent il y a, l'auteur « sera excitez à continuer en si louable exercice » (DP, p. 4). Succinctement, par l'intermédiaire de Granjon, se concrétise de manière posthume le désir de Des Périers de monnayer son dur labeur contre des considérations d'ordre matériel, mais aussi symbolique, en substance, le prestige associé aux grands auteurs, et, dans une plus large mesure, la gloire éternelle, celle qui permet d'être lu et entendu par-delà la mort de son auteur. Ainsi, lorsque, dans son adresse au lecteur, Granjon précise que « le Temps glouton devorateur de l'humaine excellence, se rend souventesfois coustumier de suffoquer la gloire naissante de plusieurs gentilz esprits, ou ensevelir d'une ingrate oubliance les œuvres exquisés d'iceux » (DP, p. 3), il emploie un vocabulaire imagé, issu de la digestion (« glouton », « devorateur », « ensevelir »), pour évoquer le destin pathétique qui attend tout écrivain oublié. On entrevoit ici, non sans quelque ironie, un auteur anxieux d'être délaissé par la postérité et qui n'hésite pas à faire appel à la pitié du lecteur pour le prouver. De sorte que, selon les termes de Colette Winn, son *ethos* d'auteur prend une tournure de quémandeur, c'est-à-dire qu'il réclame modestement (mais avec insistance) d'être considéré en tant que grand auteur digne d'éloge, et d'être lu comme tel.

Péroraison de l'auteur

Rappelons le succès que connaît le recueil de nouvelle dans la France du XVI^e siècle.. Largement apprécié au sein de toutes les couches de la société de l'époque, ce type de

⁵⁵ A. Bayle, *op. cit.*, p. 189.

compilation narrative se veut à la fois divertissant et agréable. Certains ouvrages ont exploité, dans le prolongement des *Evangelies des quenouilles* (1480), notamment, la veine d'une oralité populaire, en mettant en scène des gens du menu peuple et en s'adressant à un type de lectorat non savant. Ce contexte semble avoir favorisé le développement, à la suite notamment de Rabelais et de ses romans carnavalesques, d'un type singulier de narrateur-conteur qui emprunte plusieurs traits de son énonciation à la figure du bonimenteur. Bonaventure Des Périers, dans le prologue qui précède *Les Nouvelles Récréations et joyeux devis*, est à ce sujet exemplaire, puisqu'il investit entièrement son texte de par sa seule présence. Dans cet essai, nous avons tenté de cerner cette présence, cette posture d'écrivain particulière.

À cette fin, deux hypothèses ont été proposées. Dans un premier temps, cette posture se caractériserait par la figure du bonimenteur (le « bon y ment »), en tant que crieur ambulante qui fait face à son public (ou lectorat) et qui, dans l'optique d'attirer son attention, utilise le rire comme stratégie publicitaire. Nous avons vu que, dans le texte de Des Périers, la figure du bonimenteur s'exprime par l'oralité du propos et une théâtralité montrant l'auteur qui cherche à provoquer un rire franc et à se prévaloir de sa pleine autonomie par rapport à son public.

La seconde hypothèse qui sous-tend cet essai est reliée au fait que Des Périers a cherché à jouer avec son lecteur, à le brusquer, n'hésitant pas au passage à devenir tantôt arrogant, tantôt soucieux des préoccupations de son public. Cela engendre un effet paradoxal de rapprochement et de distance. Comme nous l'avons vu, Des Périers va à l'encontre d'une tradition rhétorique qui stipule que tout orateur, s'il veut être jugé crédible, doit d'abord inspirer confiance à son public (notamment en étant humble et

posé), en plus de toujours dire la vérité. Or, Des Périers, en tant que bonimenteur, met de l'avant un *ethos*, changeant et trouble, de plaisantin. Ce personnage, au contraire de Socrate (jugé trop sérieux et archaïque), se veut d'une bonne compagnie ; il se présente comme un joyeux luron, près des préoccupations de son public (dont le texte postule le caractère populaire). Par le truchement de ce plaisant protagoniste, Des Périers tente, par un effet de miroir ludique et ironique, de se rapprocher de ses lecteurs. Il se moque d'eux, il ridiculise leurs penchants par l'entremise de discours rapportés dont la trivialité ne peut qu'amuser.

En agissant de la sorte, il se rend le seul maître de son texte en réduisant l'écart entre lui et son lectorat. Cette connivence est une ruse, une façon pour lui d'intéresser son public. Il emploie à cette fin un style oral (avec de nombreux renvois à un vocabulaire digestif et disgracieux) et ludique, comme s'il invitait son public-lectorat à un simple divertissement. Mais, comme chez Rabelais, la visée du texte n'est pas aussi univoque que cela, comme le montre bien le mélange de louanges et d'insultes, d'ironie et de dialogues fictifs par lequel Des Périers cherche à imposer son statut de conteur-bonimenteur.

Dans un troisième temps, et parallèlement aux deux hypothèses formulées, cet essai a tenté d'éclairer les motifs qui ont pu pousser Des Périers à agir de la sorte : pourquoi, au fond, emprunter la figure d'un plaisantin et feindre de s'adresser aux lecteurs comme s'il s'agissait de spectateurs amassés sur la place publique ? Cette posture du bonimenteur répond à un besoin. Il ne s'agit pas de convaincre le public, mais bien de lui plaire, de l'amadouer. C'est donc un discours de promesses, un discours marchand et utilitariste qui a pour mandat d'attiser la curiosité et la convoitise des potentiels acheteurs, c'est-à-dire

l'ensemble du lectorat. Pour ce faire, Des Périers a usé de diverses stratégies rhétoriques, notamment en insistant sur l'utilité de son livre et du rire en tant que remède aux souffrances quotidiennes. Par ailleurs, dans son prologue, il mélange de façon paradoxale les louanges et les injures à l'endroit de son lecteur, afin de désorienter celui-ci. Tantôt arrogant, tantôt enjôleur, l'auteur confirme aussi bien qu'il met à mal l'horizon d'attente de son lectorat, jouant de l'*ethos* du bonimenteur qui, tout en refusant au texte un sens supérieur, suggère en vérité que le recueil est plus complexe et ambitieux qu'il n'y paraît.

Cette façon particulière qu'ont les bonimenteurs de s'adresser à autrui, ce besoin de devoir constamment persuader et séduire son prochain, c'est également, comme nous l'avons vue, une posture proprement théâtrale ; c'est une façon de s'exposer publiquement, d'user de la voix et du geste, de manière à faire sentir la présence physique de l'auteur (ou de ses personnages). La figure du bonimenteur ne se limite cependant pas au seul contexte historique de la Renaissance française ; parmi ses réactualisations récentes, pensons au conteur québécois Fred Pellerin qui, pour vivifier son propos, fait usage d'une langue orale et de procédés d'interpellation de l'auditoire qui relèvent de l'« effet de scène⁵⁶ » dont parle Zumthor. Le projet d'écriture dont le résultat est présenté dans le volet création de ce mémoire résulte du désir de s'inspirer du conteur-bonimenteur renaissant, tel que pratiqué par Des Périers, en l'associant à une matière narrative actuelle. Le projet était de réunir, dans une structure d'inspiration boccacienne, trois « devisants », qui réactivent, chacun à sa manière, certains aspects de la posture du bonimenteur en se racontant des histoires mises sous le signe du carnavalesque théorisé

⁵⁶ Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 248.

par Bakhtine⁵⁷. Trois héritages de la Renaissance (le bonimenteur, le carnavalesque, le recueil de nouvelles avec histoire-cadre) se trouvent ainsi mis au service d'un matériau original qui n'hésite cependant pas à s'inscrire dans la tradition du dialogue, si importante dans la production textuelle de la Renaissance⁵⁸. Ainsi, dans *Propos et contes avinés*, trois protagonistes aux visions de la réalité divergentes discutent ensemble tout en se racontant des histoires pour convaincre leurs interlocuteurs du bien-fondé de leur position, un peu comme les trois devisants de *L'Esté* (1583) de Bénigne Poissenot. Ils emploient alors, chacun à sa façon, la même posture que les bonimenteurs renaissants, dans une atmosphère débridée et carnavalesque. La *cornice* boccacienne est exploitée ici sur un mode plus théâtral que proprement narratif, en proposant les échanges entre devisants sur le mode direct, qui est le plus susceptible de mettre en valeur l'oralité et la vivacité de la situation représentée. Le résultat, qui juxtapose la parole dialoguée (dans les « propos ») et la parole narrative (dans les « contes »), n'est pas sans évoquer les tensions et les contradictions qui donnent à plusieurs recueils narratifs de la Renaissance leur force et leur caractère parfois hybride.

⁵⁷ Concernant cet aspect du carnavalesque bakhtinien, nous réinvestirons cet univers particulier dans une acception élargie, non pas en utilisant des géants et des mascarades à la manière de Rabelais, mais plutôt à l'aide de son sens sacré, c'est-à-dire en tant qu'événements littéraires visant à transgresser les mœurs de notre société contemporaine. Les protagonistes s'échangeront des histoires (les nouvelles à proprement parler) dans lesquelles les valeurs seront tantôt questionnées, tantôt ridiculisées. La culture populaire (via l'usage de l'oralité) y côtoiera la culture savante que possèdent les différents protagonistes.

⁵⁸ Voir Anne Godard, *Le dialogue à la Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

Bibliographie

Œuvre à l'étude

Bonaventure Des Périers, *Les Nouvelles Récréations et joyeux devis*, K. Kasprzyk (éd.), Paris, Nizet, 1980 [1558].

Études sur le recueil de Des Périers

ARNOULD, Jean-Claude, « L'«auteur » invisible » : *Les récréations et joyeux devis de Feu Bonaventure Des Périers*, de Robert Granjon », dans *Conteurs et romanciers de la Renaissance : mélanges offerts à Gabriel-André Pérouse*, James Dauphiné (dir.), Paris, H. Champion, 1997, p. 27-37.

ARNOULD, Jean-Claude, « Bonaventure des Périers, *Nouvelles récréations et joyeux devis* », *L'information littéraire*, vol. 60, n° 3, 2008, p. 20-22.

BLANCKAERT, Amélie et Romain WEBER, « *Nouvelles Récréations et joyeux devis* : pour qui ? pourquoi ? », dans *Lire les Nouvelles Récréations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers*, Dominique Bertrand (dir.), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2009, p. 39-70.

THOMINE, Marie-Claire « Étude littéraire de la Première nouvelle en forme de préambule », dans *Lire les Nouvelles Récréations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers*, Dominique Bertrand (dir.), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2009, p. 159-184.

WINN, Colette H., « L'art de "quémander" à la Renaissance: l'exemple de Bonaventure Des Périers », *Neophilologus*, vol. 71, n° 4, 1987, p. 505-512.

Études sur les genres narratifs, la rhétorique et la figure du bonimenteur à la Renaissance

BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Édition Gallimard, 2006 [1970].

BAYLE, Ariane, *Romans à l'encan. De l'art du boniment dans la littérature au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2009.

BREITENSTEIN, Renée-Claude, *La rhétorique épидictique de François Rabelais*, mémoire de maîtrise sous la supervision de Diane Desrosiers-Bonin, Montréal, Université McGill, 2003.

CHARTIER, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

GODARD, Anne, *Le dialogue à la Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

LARDET, Pierre, « Le retour des textes et la saisie de l'Antique, Tite-Live et Quintilien à la Renaissance », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 12, n° 12-1, 1990, p. 21-36.

MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « Le *Décameron* et la littérature française. Le modèle et ses variations : du *Décameron* à l'*Heptameron* », dans *Il Decameron*

nella letteratura europea, Clara Allasia (dir.), Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2006, p. 141-166.

PÉROUSE, Gabriel A., « Quelques réflexions sur la matière populaire et sa mise en forme, au XVI^e siècle », *Bulletin de l'association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, vol. 11, 1980, p. 155-160.

Ouvrages théoriques et généraux

ASCHER, François, *La société évolue, la politique aussi*, Paris, Odile Jacob, 2007.

CRESSOT, Marcel, *Le style et ses techniques. Précis d'analyse stylistique*, Paris, PUF, 1983.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Essai, 1987.

RIFFATERRE, Michael, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971.

ZUMTHOR, Paul, *La lettre et la voix. De la littérature médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

Volet création du mémoire

Propos et contes avinés

Deux hommes sont assis à une table en bois, quelque part dans une taverne du centre-ville de Montréal. Un troisième comparse se joindra bientôt à eux.

PIERRE – Tu sais, ta théorie selon laquelle nous courrons tous à notre perte est non seulement troublante, mais elle empeste la grossièreté. Tu craches sur l’humanité comme tu urinerai sur de la mauvaise herbe. Mon vieil ami Falstaff te chaufferait le derrière pour avoir proféré ces bêtises, si seulement il était arrivé. Je l’attends, d’ailleurs...

JEAN-GAB – Je ne dis pas qu’ils sont tous des imbéciles, que non ! Certaines personnes en valent la peine. Je ne sais pas qui, je n’ai pas de nom en tête, mais elles inspirent le respect. Ce qui est réellement troublant, tu veux savoir ? Tant pis, tu le sauras quand même : c’est qu’il y a une perte de sens dans cette société de débauchés ; des modèles de vertu forts, ça ne court pas les rues. C’est que du vent. Tiens ! Prends Aristote par exemple, non trop abstrait... prends le cas de ce casque bleu de l’ONU – je ne sais plus trop ni quand ni où – qui a été retrouvé contre le derrière d’une chèvre, son sexe emprisonné dans celui de la bête. T’imagine la réaction de ses amis lorsqu’ils l’ont aidé à se déloger ? Malaise ! Le gars, il voulait se distraire, c’est tout simple, on est à l’autre bout du monde loin de sa famille, on s’occupe comme on peut en attendant de revenir gentiment vers sa bonne femme. Eh bien le gars, ce casque bleu...

PIERRE – Mon Dieu ! Qu’est-ce qu’on raconte maintenant aux enfants pour qu’ils s’endorment ? C’est de la fabulation, ton histoire, ça ne prouve absolument rien. Tu ne peux pas pêcher avec un bâton de bois et une corde et penser attraper un requin. C’est un non-sens, ton histoire je m’en fous. Trouve autre chose pour m’impressionner.

JEAN-GAB – Non, attends, attends, bordel ! Tu ne saisis pas la portée !

PIERRE – Tiens, goûte mon vin ; la bière, c'est une boisson d'ouvriers, tu vauds mieux que ça, tu es à l'Université maintenant. Ça détendra ton esprit. Bois !

JEAN-GAB – Non mais... tu fais exprès pour me provoquer ! (*Engloutissant une coupe de vin*) Je veux dire, je ne sais pas, je pense que cette société est en mal de vérités. Trop de choses tout autour de moi ne tournent pas rond, c'est malsain, ça pollue mon esprit. Je le sens, je suis dégoûté par toutes ces foutaises...

PIERRE – Ça passera. (*Il donne une tape dans le dos de Jean-Gab*) Crois-moi, ça passera.

JEAN-GAB – Se battre, pourquoi ? C'est sûr, c'est sûr, on nous martèle le slogan paternaliste : « passer le flambeau à la prochaine génération ». Mais la prochaine génération, si elle sodomise encore des chèvres, à quoi bon ? Non ! Ça prend du sérieux, du roc ! Une bouée à laquelle s'agripper... La religion avait au moins ça de bon, à l'époque : une ligne directrice tracée d'avance, on marche dans le sentier, tout le monde s'y reconnaît, simple comme bonjour. Mais là, maintenant, bordel que c'est compliqué ! Un monde grotesque ! J'y comprends plus rien !

Falstaff se joint à eux.

FALSTAFF – Bien le bonjour, messieurs ! Hé Pierre, ça fait une éternité ! Comment vas-tu, vieille branche ?

PIERRE – Falstaff ? Merde, tu dois bien avoir pris deux cent livres de graisse depuis notre dernière rencontre. Ton ventre, non mais, regarde-moi ça, tu es devenu un bon bourgeois, bien gras.

FALSTAFF – N'est-ce pas ? Je l'ai bien entretenu. Qui c'est celui-là ? Ta nouvelle conquête du jour ?

JEAN-GAB – Ta conquête du jour ? Qu'est-ce que ça veut dire, Pierre ?

PIERRE – Je te présente Jean-Gabriel, mon neveu. Il s'intéresse comme toi à l'histoire des idées. (*Tout bas*) Mais il est troublé dans sa tête. Ça ne tourne pas rond. La jeunesse, hein ! tu sais comme moi ce que cela peut laisser comme trace.

JEAN-GAB, à *Falstaff* – J'ai autrefois assisté à l'un de vos séminaires à l'Université concernant la chute de l'Empire romain et ses conséquences en Occident. J'étais complètement subjugué par vos prises de position avant-gardistes. Je lis fréquemment vos livres, du génial !

FALSTAFF – Ah ! Un jeune esprit éclairé. C'est bien, ça... Il m'est arrivé à l'instant une amusante aventure. J'ai croisé une charmante damoiselle en venant ici à pied, une itinérante bien propre qui n'empestait pas... Après un an passé au Vietnam, je n'étais plus habitué à cela. Enfin, bref, elle s'est braquée devant moi, m'a pris la main et l'a placée directement contre son ventre. Elle me demandait de l'aider.

PIERRE – Ah bon ! Te connaissant, tu l'as sûrement renvoyée en lui lançant au visage une petite pièce d'argent. N'est-ce pas ? Moi c'est ce que je fais toujours, ça évite les ennuis avec ce genre d'individus.

FALSTAFF – Au contraire, au contraire ! J'ai caressé son ventre bien rond et j'y ai reconnu la vie ; c'était merveilleux, ça donnait de petits coups de pied. Ça m'a ému. Alors, plutôt qu'une simple pièce, je lui ai refilé mon portefeuille. Comme ça, sans raison. Cartes de crédit et d'identité, argent, tout.

PIERRE – Tu veux nous faire pleurer ou quoi ? Depuis quand es-tu devenu sentimental ?

JEAN-GAB – Et que penses-tu de cette romance entre un Casque bleu de l'ONU et une chèvre ? Tu as déjà entendu parler de cette histoire, j'ose croire ? C'est une gifle en plein visage de l'humanité, comme si ce dépravé, cet idiot crachait sur toutes les grandes beautés qu'a produites notre grande civilisation. Je veux dire, où va notre société ?

FALSTAFF – Je la connais, ton histoire de chèvre, et elle ne m'intéresse pas. Garçon ! Trois bières, s'il vous plaît !

PIERRE – Je ne bois jamais de bière, tu le sais très bien.

FALSTAFF – Aujourd'hui, si ! Tu nous accompagnes dans nos réjouissances ! Jeune homme, tu veux savoir, tu as tort, tu souilles ton esprit avec ces conneries « d'humanité » et de « grandes beautés » ; apprends à lâcher prise. Cette histoire de casque bleu est simplement représentative de la bêtise ambiante, les gens sont naturellement cons, ils angoissent et se font des peurs pour des niaiseries. On vient au monde le pouce à la bouche et on le quitte paré d'une couche au derrière : il n'y a que ça qui importe. Tu ne devrais affoler ton esprit que pour savoir ce que tu vas manger pour souper et vers quelle heure tu comptes l'évacuer. Point final !

PIERRE – Mon Dieu !...

JEAN-GAB – L'humanité ne se résume pas à un système digestif. Il y a des combats à mener, des injustices à corriger et...

FALSTAFF – C’est dans ta tête, tout ça, cette soi-disant humanité à sauver n’existe qu’entre tes deux oreilles. C’est une berceuse pour enfants ! Ouvre les yeux, bois un bon coup : tu réaliseras que la vie offre tant de jouissances qu’il faut savoir goûter !

PIERRE – Que t’est-il arrivé ?... Tu étais autrefois un homme si droit, si réfléchi.

FALSTAFF – Rien de bien méchant, j’ai simplement ouvert les yeux.

PIERRE – Tout de même, regarde-toi !

FALSTAFF – Tu veux savoir ce qui m’est arrivé ? Je vais vous le raconter, mais soyez patient : il s’agit d’une longue aventure, d’une épopée. Aussi, pour les besoins de la cause, permettez-moi de donner un titre à cette histoire, ça fait plus chic, plus vrai. Alors voilà :

Orgiaque

On me décrit désormais comme un homme excentrique et égoïste. Je ne le cache pas : j’aime trop cette existence pour la laisser foutre le camp ne serait-ce qu’une seconde. Mais égoïste ? Non, ça non. Je refuse catégoriquement cet adjectif. Je dirais plutôt que... je me suis fait jouisseur récemment, en évacuant tous les préceptes moraux que ma sainte nitouche de mère m’avait inculqués. Depuis peu, j’ai renoué avec une parcelle de mon être que j’avais inhibée. Mais vie était jusqu’alors si bornée, si étriquée !

Ça s’est passé tout naturellement. Comme un pet en foule.

Je m’explique.

Il y a de cela un an, un de mes anciens collègues m’a demandé de donner une série de conférences à Hanoï, concernant les symboles théologiques dans l’Europe féodale et la

querelle des Universaux... du cérébral asphyxiant. Mais bon ! Ma fonction de médiéviste à l'Université McGill et la réputation d'érudit qui était la mienne faisaient de moi la personne idéale pour ce genre de conférence. Selon les dires de ce collègue, les conférences s'étaleraient sur une semaine, j'en serais le principal architecte, la pièce maîtresse ; il me faisait même miroiter la possibilité d'être à la tête d'une chaire de recherche, une fois sur place. De quoi me faire saliver. Et j'y ai cru, j'ai mordu à l'hameçon comme un vrai con.

Lorsqu'il m'a téléphoné, j'étais à mon bureau. Il devait être vers les quinze heures de l'après-midi. Je tentais de décrypter un poème du Moyen Âge tardif, quelque chose d'obscur, et, quand j'y pense maintenant, de profondément ennuyant. Mais à l'époque, je dois le confesser, cela m'apparaissait comme la quintessence de l'intellectualisme. Une gymnastique de l'esprit, une aventure en soi. Quelque chose d'aussi noble qu'agréable à déchiffrer... Nous savons vous et moi que c'est de la pure foutaise... Mais bon, bref : laissons à certains leurs illusions ! Lorsque j'ai reçu l'appel de mon collègue en provenance du Vietnam, j'étais enseveli sous des piles de livres, entouré de statues aussi caricaturales que vaniteuses, le genre « vieux monsieur qui se prend trop au sérieux ». Ça pollueait mon esprit... J'avais la constante impression d'être épié par des cervelles ambulantes, des machines de la pensée, et ça alourdissait mon jugement. Ça affectait ma vision des choses.

— Garçon, donnez-moi de la bière !... Encore plus, jusqu'à rebord ! Voilà, merci mon brave.

Voyez-vous, depuis fort longtemps — disons... depuis que j'ai atteint l'âge de pisser debout et que j'ai compris que je pouvais avoir un impact sur mon univers immédiat —, mon esprit avait fomenté le projet d'être le centre du monde, un Alexandre le Grand contemporain. Marquer les esprits, ériger un panthéon à la gloire de l'humanité et être louangé, telle était ma seule ambition. Et je comptais bien y arriver, peu importe les sacrifices que cela impliquait. Mais comment m'imposer ? Par mes talents artistiques ? Encore aujourd'hui, je les cherche. Non ! Cela devait passer par le cérébral, l'abstrait. Madame la professeure de troisième année m'avait félicité pour ma composition de cinquante mots concernant la ville de Pompéi. Un ramassis de fautes de grammaire, de la bêtise de gamin. Mais ô que j'en étais fier, je pouvais bomber mon petit torse... Voilà ma chance, j'étais doué pour quelque chose ! Mais bon... Mes parents, qui étaient peu instruits, n'avaient pas d'argent pour soutenir mes prétentions. Il fallait donc y parvenir par ma seule volonté. Seul. Et c'est ce qui est arrivé, avec un labeur quotidien, une discipline et un rationnement de mes énergies. Une ascèse de tous les moments.

Mon esprit était devenu, à la longue, un entrepôt à connaissances ; je les emmagasinais là, sans relâche, me levant chaque jour avec le soleil pour me mettre au travail. Jamais plus qu'un expresso par jour, et seulement le matin, au réveil ; deux heures de lecture, jamais plus ; ensuite : écriture laborieuse, petit par petit, bloc par bloc. De manière sporadique, j'étais contraint de donner des séminaires à l'Université, mais aussitôt l'enseignement terminé, j'allais m'enfermer dans mon bureau pour continuer mon labeur. À dix-huit heures tapantes, jamais plus tard, je retournais chez moi en regardant les saisons se succéder. Ni femme, ni enfant... Distractions, que je me disais à cette époque : ça entraverait ma destinée.

Messieurs, je n'ai pas connu les nonchalances typiques de la jeunesse, les je-m'en-foutismes des lendemains de veille, les galanteries envers ces gentes demoiselles, les voyages de pouilleux. Que non ! Ma machine à écrire, ma réputation, mon chez-moi, mes livres ; voilà quelles étaient mes seules préoccupations. Ma vingtaine a ressemblé à mes cinquante ans, le même aplomb, le même rationnement. Une longue sècheresse.

Alors, bon, comme de fait, lorsque mon collègue du Vietnam m'a contacté pour une excursion en Asie, je n'étais pas très emballé par l'idée. Je me disais : qu'est-ce que j'aurai en échange de mon érudition? Du riz mouillé et une bière vietnamienne ? Je ne buvais pas et mon système digestif supportait mal les féculents. Ça tombait mal. Et... surtout, devoir délaisser mon petit monde, mes livres, mettre provisoirement un frein à mon labeur. Affronter l'inconnu... Mais, en même temps, je me disais qu'il fallait y aller, étaler mon savoir et marquer les esprits ! Je devais persister dans mon idéal.

Lorsque j'ai raccroché le téléphone, mes mains tremblaient ; elles ne m'avaient jamais paru aussi desséchées, aussi cadavériques qu'à cet instant précis. Elles n'avaient pas connu la chaleur du soleil depuis des lustres. Ni soleil ni dynamisme, d'ailleurs... Ma décision fut vite prise : « Tentons la chose ! », que je me suis dit. La série de conférences et tout le tralala. Peut-être était-ce là une chance inouïe de faire rayonner mon érudition, d'ouvrir les esprits. Mes mains ont alors frappé le bureau. Avec force... Cela était plus fort que moi... Je ne comprenais pas. Pour me contenir et peut-être pour m'empêcher de rebrousser chemin, j'ai réajusté ma cravate, j'ai ensuite agrippé à la course mon chapeau, mon pardessus et quelques livres dont je ne me séparais jamais avant que de partir vers l'aéroport de Montréal. Direction : l'inconnu.

JEAN-GAB – Foutre en l’air sa petite vie rangée pour se retrouver en Asie... Ce n’est pas très cohérent, tu ne trouves pas, surtout venant d’un homme aussi austère que toi ?

PIERRE – Au contraire ! Je reconnais là mon vieux complice, ses paradoxes, ses grandes aspirations. Quoique tu exagères le portrait, Falstaff, tu n’étais pas si ennuyant. Il t’arrivait d’avoir tes moments d’inspiration déstabilisants.

FALSTAFF – Oui ! Tu te souviens de ces soirées que l’on passait à jouer d’un instrument de musique, moi le violoncelle, toi le piano et ce sacré de Robert qui nous accompagnait à la contrebasse ? Ce sont les bons souvenirs que je préserve de cette époque.

JEAN-GAB – Et c’était là vos... inspirations déstabilisantes ? Vous vous foutez de moi ?

FALSTAFF – Les choses ont bien changé...

Donc, bref, à peine le derrière posé sur le siège d’avion, je devais déjà, et sans cesse, me lever. Me promener dans les allées, tenter de comprendre ce qui se tramait en moi, de manière souterraine ; me raser quelques instants avant d’aller aux toilettes pour m’asperger le visage d’eau. Devant le petit miroir, mes mains me paraissaient plus blêmes que d’habitude. Elles étaient agitées, frémisantes. Je suis resté là quelques minutes à les observer, avec un sentiment d’exaspération gravé au visage. Au bout d’un certain temps, j’ai retrouvé mon siège, cette fois pour de bon, je l’espérais. Je me suis alors tourné vers l’agente de bord qui distribuait les plateaux de nourriture d’inspiration asiatique ; c’était une maigrichonne aux cheveux absurdement blonds, et dont l’épais bronzage contrastait avec la blancheur de ses dents. Le genre de femme maniérée qui te juge de haut, elle qui a voyagé, elle qui a servi de grands hommes, s’il vous plaît, et qui n’apprécie guère qu’on l’interrompe dans son si précieux travail. Une arrogante de

grande classe, une vraie ! « Madame, s'il vous plaît, pourriez-vous m'apporter de la purée aux légumes ? — Non ! Nous ne sommes pas un restaurant, ici : vous prendrez ce qu'on vous donne. — Mais, ma bonne dame, vous seriez gentille... — Ne m'appellez pas ainsi. — Peu importe... Voyez-vous, j'ai l'appétit capricieux, de la nourriture trop exotique me causerait une grande peine. — Achetez-vous à l'avenir un billet classe d'affaire. Ici-bas, ce menu représente tout ce que vous pouvez avoir. Vous saisissez... monsieur ? »

Elle était satisfaite de sa répartie, cela se voyait. La prétentieuse ! Mais avant qu'elle ne soit trop éloignée dans l'allée avec son minable chariot rempli de plats orientaux surchauffés, je lui ai lancé avec une voix chargée d'indignation : « Hé ! Foutez des pommes de terre dans un malaxeur avec de la crème, broyez-moi ça avec vigueur et voilà, vous l'avez, ma saloperie de purée aux légumes ! Classe économique, mon cul oui ! »

D'où m'était venue cette sortie véhémence ? Encore aujourd'hui, je n'en sais foutrement rien : l'agente n'était qu'une gamine, stupide je vous l'accorde, mais innocente tout de même. Était-ce une crotte sur le cœur qui n'avait jamais osé s'extérioriser... Je n'en savais rien ! Reste que vous auriez dû voir la gueule qu'avaient les autres passagers de l'avion ! Une vraie farce : des êtres amorphes, tous trop sidérés par ma réaction, avec leurs bouches ouvertes et leurs grands yeux imbéciles, qui attendaient la suite de l'histoire, des représailles, des claques en pleine gueule, enfin quelque chose, n'importe quoi qui les soulagerait de ces longues heures à ne rien foutre au-dessus des océans. Eh bien non ! Je ne leur pas ai accordé cette politesse. Pas cette fois. Après un certain temps, ces imbéciles ont cessé de me dévisager. Passer le temps du mieux qu'ils le pouvaient, telle était leur tâche ; et, faute d'excitations à bord du vol, la

plupart des passagers somnolaient, avec leur bouche grande ouverte, avec bave, ronflements, pets et tout le fla-fla du bon citoyen qui s'est drogué pour dormir en avion. Sauf une. Une seule était encore pleinement éveillée. Elle était sur ma droite, de l'autre côté de l'allée, et elle accaparait, à elle seule, une rangée entière de sièges. Une bonne femme, oh ! bien en chair ; quelque chose, même, de monstrueux tant ses fesses se confondaient avec ses cuisses et son gras de cou avec ses seins.

Seule avec elle-même, elle s'affairait à bouffer tout ce qu'on lui apportait.

Elle manifestait devant sa petite table un bonheur démesuré : des morceaux de poulet thaï pendaient de ses mains, avec abricots, vermicelles et arachides poivrées, ses doigts qui allaient régulièrement se faire lécher, à grands coups de langue, avant de retourner dans l'assiette chasser la proie suivante ; à la voir ainsi ingurgiter sa volaille avec passion, et fermant les yeux par moments, cela me paraissait si agréable en bouche. Si érotique, oserais-je dire. Ça relevait de la vénération, du grand art, avec une totale indifférence à ce qui l'entourait. Et quelquefois, même, de petits rires s'échappaient de sa bouche lorsque les os craquaient entre ses dents.

Pendant de longues minutes, je la contemplais avec attention, sans la déranger, comme on observerait de loin un enfant qui découvre pour la première fois l'utilité d'une toilette. Je ne comprenais pas... qui était-elle ? Pourquoi une telle extase devant ses aliments ? J'étais partagé entre la répulsion et la curiosité, son excentricité dépassait mon entendement... mais, en même temps, ça m'intriguait, ce je-m'en-foutisme qui émanait d'elle. Une femme qui engloutissait sa nourriture sans jamais rendre les regards qui se posaient sur elle.

C'est à ce moment que la blondinette, précisément celle de tantôt, l'insolente, eh bien imaginez-vous qu'elle s'est arrêtée net tout près de moi, et, avec un sourire grossier, elle m'a lancé au visage la purée aux légumes que je lui avais poliment commandée voilà plus d'une heure. Catapulté serait un mot plus approprié : car elle a carrément projeté le bol de purée vers moi, direction : mon orgueil. Et elle a touché cible, l'impudente : j'en étais couvert de partout, cheveux, veston, tout !

PIERRE – Ah ! J'admire son sens de la répartie.

FALSTAFF – Quoi ! Non mais attends ! Elle m'a blessé dans mon orgueil, celle-là, droit au cœur. Je me suis alors levé d'un trait et, avant que je puisse la frapper au visage, un des agents de bord s'est interposé entre elle et moi. Il a bien fait, j'étais enragé, j'étais...

JEAN-GAB – Vieil homme, on sait que tu n'as rien fait de tel ; après cet épisode de la purée, tu as sûrement pris ton trou, tu es resté assis bien calmement et tu as tâché de ne pas attirer l'attention sur toi. Tu es bien trop orgueilleux pour t'être battu avec qui que ce soit. Alors, rassieds-toi !

FALSTAFF – Dans les faits, pendant que je nettoyais mon habit, ma voisine corpulente en a profité pour dérober ce qui restait de ma purée de légumes — « Monsieur, cela semble plus qu'appétissant, puis-je ?... » Abasourdi, je l'ai regardée engloutir mon repas. Ma saloperie de purée.

PIERRE – J'aime mieux cette version des faits.

FALSTAFF – Peu importe... L'avion a finalement atterri en sol vietnamien. À peine étais-je sorti de l'aéroport que déjà je me sentais suffoqué par la pollution de cette ville indochinoise. Midi tapant, soleil pénible, un intense trafic. J'étais à bord d'un taxi

appartenant à une autre époque, un vieux truc qui se décomposait tout en avançant. Nous étions à la traîne, en arrière d'un cortège de voiturettes tirées par des bœufs. Ça me paraissait d'une lenteur pénible ; partout autour résonnait le bruit agressant des motocyclettes qui nous dépassaient de tous côtés, les klaxons, les jacassements de vieilles dames. « Pourquoi ai-je quitté mon nid douillet ? » Cette question me martelait l'esprit. Pourquoi avoir foutu le camp, oui ?

Et, au milieu de ce bordel, survint un événement que je ne peux encore aujourd'hui m'expliquer. Tout s'est passé si vite, c'était si confus, si ahurissant : la voiture s'étant immobilisée, j'ai entendu au loin, dissipés par le vacarme des voitures, plusieurs hurlements semblables à des cris de guerre : « sha ! sha ! sha ! ». C'est alors qu'une bande de jeunots s'est approchée de notre taxi ; tout en m'injuriant au travers de la fenêtre, ils m'ont finalement expulsé avec force du véhicule pour m'entraîner, mains au collet, vers une ruelle sombre du coin. Ils étaient une dizaine, au moins, peut-être même une centaine, une meute d'enragés !

JEAN-GAB – Une centaine ?... Autrement dit, ils n'étaient pas même cinq ; non attends, mieux : je parie qu'ils n'étaient que deux, deux maigrichons d'asiates qui t'ont fait peur ?

FALSTAFF – Oui, bon, peut-être, oui, ils n'étaient que deux, et alors ? Reste que je me suis défendu comme un forcené. J'en ai même frappé un au ventre, une droite dans l'abdomen, bang mon enfoiré ! L'un d'eux, évidemment le plus robuste, a réussi à me plaquer le visage contre le sol pendant que l'autre, à peine relevé, m'administrait deux coups de pied dans les côtes. Il a légèrement soulevé ma tête en tirant mes cheveux et m'a frappé par deux fois. Par terre, je convulsais, je rageais de douleur. Que se passait-il ?

Profitant de ma débilité physique, ils m'ont dévêtu de pied en cap : chapeau, veste Armani, pantalon et souliers de facture milanaise – du grand chic, messieurs, ça accroche l'œil –, avec le foulard, les bretelles et jusqu'aux chaussettes. J'étais comme dépossédé ; seuls un caleçon et une chemise maculée de sang dissimulaient encore ce qui me restait de fierté. Ils ont fourré leur butin dans un vulgaire sac de plastique noir pour enfin foutre le camp de la ruelle. Ces enculés de petite zone m'ont absolument tout volé : ils se sont enfuis avec mon identité, mon accoutrement et, disons-le franchement, avec ma dignité d'intellectuel. Tout en essayant de me relever, lentement, péniblement, soutenant mon corps contre le mur, le bras droit courbé dans le dos, les yeux emplis d'incompréhension, je maugréais des grossièretés à leur sujet : « Bande d'enfoirés !... Fils de chiennes, revenez ici, je vous attends ! ». Mais ma charpente ayant été mise à mal, je ne pouvais faire autrement que de rester assis, bien malgré moi, avec ma honte.

Et puis, c'est à ce moment-là que la situation a pris une tournure, disons, amusante : un vieil ivrogne – je dis la chose, car il empestait la charogne de ruelles et il avait, chose rare pour un Asiatique, une barbe colossale qui retombait sur ses vêtements –, eh bien cet ivrogne, messieurs, semblait avoir eu pitié de moi. Ses yeux pleins de tristesse me le démontraient : de derrière sa poubelle, il devait avoir assisté à toute la scène, impuissant. En bon gentleman, il m'a donné le restant de sa bouteille d'alcool. C'était une boisson à base de riz, d'environ soixante-cinq pourcent d'alcool, de quoi assommer une vache. Désorienté et chancelant, je suis resté par terre, dos au mur, à réfléchir, à essayer de recoller ensemble les morceaux. La bouteille d'alcool me soutenait. Je me servais une gorgée à chaque fois que mon corps me torturait ; assidûment, oh oui ! sans relâche, j'avalais avec avidité chaque lapée comme si cela menait à l'expiation de mes douleurs.

Je suis resté dans cette ruelle un long moment, les yeux perdus dans la bouteille.

Je ne savais pas si je devais me laisser dépérir sur place, abuser de l'hospitalité de mon nouvel ami ou encore courir pour rattraper les enfoirés qui m'avaient volé. Je n'en savais foutrement rien. Résultat ? Je me suis rincé la gueule d'alcool. Ça soulageait les tourments. Pour un temps.

Une fois totalement ivre, je commençais à mieux ressentir l'état lamentable de mon corps. Et j'avais mal, intensément mal à la vie : mes côtes étaient douloureuses, mes lèvres étaient boursoufflées de sang et ma joue gauche enflait sans cesse. L'alcool aidant, j'ai pris conscience que jamais auparavant je ne m'étais senti à ce point désorienté devant mon propre corps. Encore assis dans la ruelle, je me surprénais à examiner mon corps d'un air stupéfait : ces mains que je ne considérais jusqu'alors que comme deux membres étrangers, à peine utiles pour écrire ou tourner de vieilles pages dégarnies, m'apparaissaient désormais comme des outils extraordinaires me permettant à la fois de caresser et d'étreindre, deux beautés sublimes ; cette bouche comme cette fine cavité par laquelle tant de jouissances peuvent pénétrer ; et ce ventre comme un réceptacle sans fond. À cet instant, là, précisément, pendant que mes mains palpaient chaque membre de mon anatomie, je me rendais compte à quel point j'avais négligé la part animale en moi, celle qui nous force à considérer les plaisirs de la vie à partir du corps. Et j'attendais un signe du destin, qu'une marque quelconque de bienveillance vienne me frapper au visage, qu'une main protectrice vienne confirmer mon intuition. Que quelque chose, n'importe quoi, me fasse signe, m'interpelle.

Mais non, rien. L'ivrogne m'épiait encore de derrière sa poubelle. Rien n'avait changé.

C'est alors qu'une envie tenace m'a pris d'aller trimbaler ma carcasse à travers les ruelles sinueuses de cette capitale communiste, d'oublier mes récentes humiliations. Je ne vous raconte pas la difficulté que j'ai eu à redresser mon corps. Une épave ! Et... et je désirais plus que tout me délecter de ce qui m'entourait, de ce nouveau pays, avec son exotisme et son atmosphère de fin du monde. L'univers d'Hanoï m'apparaissait soudain sous une nouvelle perspective, avec ses dix millions de motocyclistes cinglés et ses lampadaires semi-électrifiés qui vacillaient en vrais ivrognes, suivant les bourrasques causées par le trafic. Et tous ces passants qui déambulaient dans la rue pendant que d'autres, d'humeur nonchalante, s'étaient assis par terre pour boire le thé, cigarette aux lèvres.

C'était mon corps qui vivait l'extase de la découverte. Les yeux bien ouverts, scrutant la nouvelle excitation, l'émerveillement. À ma gauche, un vieil homme au visage creusé par de profondes crevasses fumait sa pipe, et de sa fumée se répandait une intense odeur de bois séché et d'amande ; à mes pieds, les poules jacassaient à m'en rompre les tympans. Et de biais, quelques femmes s'activaient à préparer une soupe parfumée pour leurs clients de la soirée... Ça respirait la gaieté. Ça grouillait. Le monde m'apparaissait différemment ; à moi, qui n'avais vécu jusqu'alors que dans les livres, s'ouvrait tout un univers nouveau. Je me devais de trinquer à cette découverte, en vidant d'un trait ce qui restait de la bouteille d'alcool.

Cet élixir agissait comme le lubrifiant de mes intuitions. Ça fouettait mes impressions.

L'heure du souper approchait. Et on apercevait de loin les fonctionnaires émerger presque en courant de leurs tours à bureaux ; ils se bousculaient les uns sur les autres, ils cherchaient de quoi apaiser leur spleen quotidien – avec toutes ces motos matin midi

soir, l'éveil dès 5h, les chiens qui aboient sans cesse, de la grosse merde à pleine journée – auprès de leurs amis, dans un restaurant, entouré de nourritures, de cigarettes et d'alcool au riz. La *dolce vita* version bouddhiste. C'était comme ça dans ce pays et j'en prenais conscience.

Mieux : je voulais en faire partie.

À cet instant précis, ne sentant plus rien d'autre en moi qu'un vif besoin de palper cet univers, j'ai ressenti le besoin viscéral de me diriger vers le premier restaurant qui s'offrait à ma vue, et, dans la hâte, de foncer droit vers la table du fond sur laquelle un groupe de locaux dégustaient déjà nourriture et boisson. Et ils y allaient à fond.

PIERRE – Je n'arrive pas à saisir l'intérêt qu'ils pouvaient porter à la nourriture. Ça semble excessif.

JEAN-GAB – Si tu sortais un peu plus souvent de chez toi, peut-être comprendrais-tu plus de choses, je veux dire... faisant partie de la réalité, de notre réalité tangible.

FALSTAFF – ...Peut-être, après tout, que la femme à bord de l'avion, celle qui s'empiffrait instinctivement, avait raison... J'émets ici une hypothèse, mais peut-être qu'au fond nous ne sommes qu'un corps, une carcasse pleine de nerfs, des muscles, de la chair. Ce que je ne comprenais pas dans ma vie d'intellectuel qui désavoue sa propre carcasse.

PIERRE – Attends ! Ça n'entre pas dans ma vision des choses, c'est hors-norme !

FALSTAFF – Enfin bref, peut-être vas-tu mieux comprendre avec la suite des choses...

Où en étais-je ? Ah oui, le restaurant. L'alcool y coulait à profusion. Un besoin de frapper

un grand coup à la porte de la jouissance me tiraillait de l'intérieur. Emporté par la chaleur des lieux, je me suis assis auprès d'eux en exhibant un large sourire. Sans remerciement ni salutation, j'ai attaqué sous leurs yeux ce qui deviendrait le repas de ma renaissance. Et vous vous rappelez : je n'étais vêtu que d'un ridicule caleçon blanc et d'une chemise ensanglantée. Quel effet j'ai dû avoir sur ces gens ! L'étranger totalement saoul qui se pavanait en culotte au milieu d'eux.

La nourriture commandée se présenta enfin à moi. J'étais affamé.

Et quelle débauche c'était pour le palais ! Le chef nous proposait de déguster un chien entier, une pomme dans la gueule, après avoir pris soin de cuire séparément l'intérieur de la bête. C'était un tout-à-plaisir agréable à contempler : le plat était doré, présentant l'animal dans son intégralité, de la queue jusqu'à la tête. La peau et les muscles avaient été méticuleusement retirés, et une large échancrure dans l'abdomen offrait à ma vue les entrailles du chiot. La charpente de l'animal était préservée, avec les pattes, la queue, la tête ; et nous sentions que les tripes, le cœur, le foie et les poumons avaient été préalablement mijotés à feu doux pendant quelques bonnes heures, bien assaisonnés. Cela respirait bon la vie !

Tout en dévorant le plat qui s'offrait à moi, j'entrevois en songe ce chien, ivre et emporté, se mouvant et aboyant par-delà les terres qui l'ont vu naître. Je le voyais se perdre parmi les caféiers vietnamiens, flairant je-ne-sais-quoi au sol, un os peut-être. Je pouvais d'ici caresser son échine, avoir un accès privilégié à ses pensées. D'après la sapidité de son estomac – décharné et sans consistance –, je concevais qu'il s'agissait d'un chien errant, nourri aux plantes sauvages et aux débris qui croisaient son chemin ; et, d'après le goût de flétrissure que ses intestins laissaient en bouche, j'en déduisais qu'il

devait aller emmerder les poules du voisinage, se baigner dans les abreuvoirs destinées aux porcs et y boire l'eau souillée d'urine. Un petit emmerdeur de chien, bref. Je l'apercevais, il était juste là, il m'appelait. Ç'a été d'intenses minutes de communion.

Je suis ensuite revenu à la réalité : c'était tout aussi appétissant comme spectacle.

Au centre de notre table se trouvait une sorte de disque tournant qui portait tous les plats et boissons. Ça tournait au gré de nos désirs, l'un goûtant à un plat tandis qu'un autre, à l'opposé de la table, se servait du thé, et ainsi de suite, dans une harmonie totale ; parfois prenions-nous, à notre aise, une assiette de légumes bouillis, et d'autres fois, en guise d'accompagnement, du riz parfumé au gingembre et agrumes. Il devait bien y avoir une dizaine de personnes qui m'entouraient, et nul ne se souciait de l'étrangeté de ma présence. Au contraire, on en faisait grand cas : « Hey you American ! The Cowboys ! Bang bang !... Oh okay ! You Canadian, oh ! Hockey, cold, euh, very cold ! » Et on se moquait de moi, de mes cheveux blancs, de mon look de chien battu. On se servait à boire, on échangeait à propos des gaietés de la journée, on se moquait des propos du voisin, on se tapait sur les cuisses, fumant cigarette après cigarette, et, dans cette ambiance de festin, on riait de bon cœur.

Jamais auparavant ne m'étais-je senti aussi éveillé. Faisant partie d'une communauté.

Cette atmosphère rendait mon état d'ébriété encore plus euphorique. Ma tête enflait, elle tambourinait. Mais je m'en foutais. Car je voulais vivre ce moment, vivre ce pays de l'intérieur, le vivre pleinement. Une joie immense m'empoignait le cœur.

Soudainement, je me suis mis à rire, d'un rire... enivrant, innocent oserais-je dire. Je riais aux éclats, larmes aux yeux, à en taper sur la table à grands coups de poing. D'un

rire gras et retentissant qui rendait maintenant perplexes mes voisins de table et qui a duré pendant de longues secondes. Tous les gens du restaurant me dévisageaient ; ils me fixaient tout en échangeant des chuchotements. Je pouvais lire l'incompréhension dans leurs yeux, la crainte d'un geste impromptu de ma part les faisant rester aux aguets. Mais je persistais dans mon hilarité.

Je me suis alors dit : « je ne donnerai pas ces foutues conférences pour mon collègue, je ne retournerai pas de sitôt à Montréal voir mes étudiants et, par-dessus tout, je ne me servirai plus de mon cerveau comme d'une machine. Qu'ils aillent au Diable, eux et leurs *a priori* bornés ! » Je vivais alors une extase sans borne, je ne pouvais l'abandonner : mes yeux ruisselaient, mon sang s'emportait, mon ventre aboyait. Ah ! Que cette vie, loin des livres et de la culpabilité quotidienne, était gracieuse et jouissive. Et dire qu'il me restait tant à goûter, tant à palper ! Je voulais dorénavant cueillir la félicité, les racines même du désir et de la satisfaction sensuelle ; je voulais expérimenter l'univers. Je voulais, en mangeant, laisser se déverser en moi les bontés de ce monde !

Je voulais vivre à nouveau ! Étancher ma soif d'infini !

Voilà, telle est mon histoire, messieurs.

PIERRE – Cela explique bien des choses, en effet. C'est assez révélateur, parce que, considérant ton accoutrement de maintenant, ta chemise trouée et tes souliers boueux, je me demandais si un ogre n'avait pas tout simplement dévoré mon vieil ami. Mais non, c'est toi... l'ogre.

FALSTAFF – Aussi bien exprimer tout de suite ta haine envers mon choix de vie. Ne te gêne surtout pas, crache-moi au visage !

JEAN-GAB – Ce qu’il veut dire, enfin je suppose, c’est...

PIERRE – Ce que je veux dire, c’est que je ne comprends pas ce changement de paradigme, ce n’est tout simplement pas toi, je ne peux t’imaginer courir tout nu dans les champs et dévorer sur ton passage cochons et veaux. Ça n’entre pas dans mon esprit, ce n’est tout simplement pas un modèle viable.

FALSTAFF – Sache que je m’en fous de ton modèle viable. (*Au barman*) Garçon, il y a de la tension par ici et vous seul savez comment apaiser les ardeurs : apportez un autre pichet de bière, vous serez gentil.

JEAN-GAB, *s’adressant à Falstaff* – Vous vous souvenez de ce séminaire à l’Université dans lequel vous expliquiez qu’a existé à l’époque de la Renaissance un renversement dans notre représentation du monde. C’était fabuleux de vous voir presque danser devant nous tant vous étiez intéressé par la matière. Et la verve que vous aviez alors, mon dieu, un vrai rhéteur !

FALSTAFF – Oui, je m’en souviens très bien. C’était ma façon d’insuffler un peu de hardiesse dans ma vie, la seule façon, d’ailleurs... Et alors, où voulez-vous en venir ?

JEAN-GAB – Si je suis venu ce soir, c’était pour vous rencontrer, monsieur, car j’estimais le monument de l’esprit que vous étiez alors.

FALSTAFF – Cet homme n’est plus... Lorsque je suis sorti du restaurant, j’ai réalisé la pleine possibilité pour moi de faire de ma vie une œuvre d’art, de savourer chaque instant, de tout simplement être.

JEAN-GAB – Nous le savons déjà.

FALSTAFF – Et si je suis resté aussi longtemps parmi les Vietnamiens par la suite, c’est qu’ils sont devenus mes semblables ; ils ont compris depuis longtemps que tout se passait ici-bas, là, dans notre charpente, et qu’une bonne journée ne peut se terminer sans avoir englouti avec vénération sa pitance quotidienne.

PIERRE – Je commence à saisir ton point.

FALSTAFF, *pointant son ventre* – Tout se passe là !

JEAN-GAB – Messieurs, je suis conscient qu’il s’agit d’un débat d’intérêt national, mais je dois filer aux toilettes.

FALSTAFF – La vessie étant ce qu’elle est, lorsque le robinet s’ouvre, il faut vider la chose. Va, mon garçon !

Jean-Gab sort de table.

PIERRE – Tu es vraiment resté un an là-bas ?

FALSTAFF – Oui. À dormir chez l’habitant, comme on dit. J’ai adoré mon expérience. Mais je sentais que je devrais conquérir d’autres cieux, que d’autres avenues s’offriraient à moi, ailleurs. Ici, par exemple, et l’Afrique pour bientôt.

PIERRE – Ton histoire me fait penser à une idée qu’un ami m’a un jour exposée et qui me paraissait jusqu’alors farfelue. Avec ton expérience récente, peut-être sauras-tu m’éclairer.

FALSTAFF – Parle ! Je suis curieux de t’entendre.

PIERRE – Voilà... Il y aurait, semble-t-il, une bête à l'intérieur de chacun de nous, une bête primitive et barbare que nous avons refoulée depuis trop longtemps. Je ne sais comment expliquer cela...

Jean-Gab se rassoit.

...mais quelque chose serait à l'œuvre qui nous pousserait à aller contre la moralité, contre tout ce qui est cartonné, castré, en nous.

JEAN-GAB – Vous discutez de l'inconscient freudien ? J'ai manqué quelque chose ?

FALSTAFF – La belle affaire ! C'est une fabulation d'ivrogne, rien de plus.

PIERRE – Non ! C'est bien plus profond, plus instinctif.

FALSTAFF – Je ne comprends pas...

PIERRE – Voilà quelques années déjà, il m'est arrivé une histoire qui me trouble encore et qui illustre un peu cette idée de la bête au fond de soi. Je ne sais si cela vous intéressera, mais ce n'est pas sans rapport avec ce que nous venons d'entendre... Eh bien, pour continuer dans la même veine que toi, Falstaff, je nommerai cette histoire, disons...

Petit monsieur Poqué !

Cette aventure m'est tombée dessus... Il serait peut-être plus juste d'affirmer que j'en ai été la victime. En fait, avant que ne survienne l'événement, je dormais mollement, fidèle à cette habitude qu'ont tous les vieillards un peu débraillés qui s'endorment après le digestif. Mais cette fois, ça a tapé fort, j'ai trinqué plus qu'à mon habitude. Alors, forcément, à mon âge plus que vénérable, mon corps devait donner cette impression d'un cadavre étendu sur un divan spacieux. Imaginez mon état comateux : mon verre oscillait

encore sur mon ventre suivant les ondulations de mes ronflements, bien tranquillement. Bref, mes amis, j'étais totalement parti dans les vapes au beau milieu de mon salon, seul comme de coutume.

Lorsque je me suis réveillé... Enfin, il serait plus approprié de spécifier qu'on m'a extirpé du sommeil — ça fait plus tragique comme scène, c'est plus saisissant pour l'imagination, n'est-ce pas !... Bref, en me réveillant en sursaut, j'ai senti un courant d'air froid pénétrer les lieux. Comme si, durant mon inconscience, la porte s'était d'elle-même entrouverte pour laisser entrer une bordée de flocons de neige. D'ailleurs, une fine couche blanche couvrait le plancher de la cuisine... J'étais aussi étonné qu'anxieux : avant de comprendre ce qui se tramait autour de moi, j'ai senti ma tête battre la chamade ; le relent d'alcool rendait difficile les mouvements de mon corps et mes yeux me chauffaient aussi vivement qu'était tenace mon mal de tête... Plus jamais d'alcool avant la sieste, m'étais-je alors promis, — c'est toujours le même couplet, l'éternel retour de la débilité.

Pour redonner vie à ma carcasse, j'ai décidé d'enfouir pendant quelques instants ma tête dans mes paumes, pour ensuite rejeter d'un trait mes rares cheveux vers l'arrière. J'en ai profité pour respirer à grand coup, tâter mon corps sec, en effondrement... Voyez : l'alcool marque toujours son homme au fer rouge... Pendant que j'accomplissais cette gymnastique, j'entendis alors, entremêlés à une bourrasque de vent, des bruits de pas qui s'approchaient du seuil de la porte. De ma cuisine, une noire silhouette s'offrait maintenant en spectacle ; cette chose oscillait en tous sens, brusquement, quoique maladroitement. De loin, je ne pouvais que difficilement discerner de quoi il s'agissait. Je n'entendais que quelques grognements plaintifs çà et là !...

Croyant être la proie de visions perverses, mon premier réflexe, fort naturel, a été de masquer mes yeux derrière mon coude gauche. « Fous-moi le camp, diable : ma canne peut encore te mettre une raclée », avais-je alors tout doucement murmuré, davantage pour me motiver que pour jouer au brave. La porte s'est alors refermée brutalement. Au bout d'un moment interminable, le tapage s'est fait encore plus brutal — les casseroles qui tombaient, quelques bouteilles de vin qui s'entrechoquaient, mes trois perruches qui heurtaient leur cage à tout rompre. Quelque chose, mais quoi ! quelque chose se rapprochait du salon où j'étais étendu...

Et puis... et puis rien. Voilà tout. La cacophonie a cédé la place à la quiétude. Seules mes volailles meublaient désormais le silence de leurs pépiements. J'étais complètement affolé... Mais vous savez, au bout d'un moment interminable, la tentation de savoir ce qui se tramait chez moi est devenue plus forte que l'angoisse même : j'ai donc lentement abaissé le bras, non sans hésitation. À mon grand étonnement, j'ai découvert qu'il n'y avait ni diable ni géant, ni aucun autre bipède ignoble : plutôt, imaginez seulement la chose ! un homme, solitaire, se tenait debout à l'entrée du salon. Il était planté là, figé façon garde-à-vous, son regard perdu dans un lointain inconnu. Quelle n'a pas été ma consternation de constater qu'un étranger avait forcé ma porte, en enfreignant la règle plus qu'élémentaire du respect de la propriété privée. Eh quoi ! C'est un sanctuaire ici, le débarras de tous mes souvenirs et autres bricoles que j'ai pu amasser durant mon existence. J'aurais assommé quiconque oserait profaner ce lieu ! Je le jure.

Mais non, à mieux le considérer, il me semblait plutôt du genre inoffensif.

J'ai alors éprouvé une étrange fascination pour ce spécimen d'individu. À mi-chemin entre le dégoût et l'étonnement... Je cherchais à savoir qui osait souiller mon chez-moi de

sa présence, l'épier, comprendre ses motivations, pour ensuite mieux le frapper. Comprenez ?... Car, mes amis, cet homme, enfin, non... cette épave d'homme plutôt, avait vraisemblablement une notion de l'hygiène assez primitive. Il avait des mains... comment vous faire bien visualiser la chose ! Ses mains étaient entièrement brunies, de la paume aux ongles ; et elles paraissaient crispées sur elles-mêmes, griffes devant, prêtes à agripper n'importe quel objet. Il avait un veston de jeans totalement délavé, un pantalon trop grand, une paire de bas troués en guise de souliers, et il avait un visage cerné, des cheveux désordonnés, couleur poivre et sel. Un aspect lamentable, à la limite de l'humanité... Un intéressant spécimen animal à contempler, c'est le moins qu'on puisse dire !

Appelons-le, pour le bien de l'histoire, écorché-de-la-vie... Non, non ! Trop long, quoique si juste... voilà, tenez, je sais : baptisons-le Poqué !... Monsieur, petit monsieur Poqué, bien le bonjour ! Ça correspond parfaitement à son allure excentrique. Belle trouvaille, vraiment !...

Et c'est alors qu'un chapelet de paroles confuses m'a extirpé de ma contemplation. En découvrant accrochée au mur une toile de Van Gogh représentant de vieilles bottes trouées et boueuses, Poqué s'est mis à crachoter des propos incompréhensibles. Et là, pour vous, je vais tenter d'imiter son intonation de voix particulière : « ce qu'est... Humm ! La vie dans les sabots... Sibot ! Sibot !... Encore ! ». Son accent, ses mots hachés et sa voix profonde semblaient évoquer les peuples slaves.

Remarquez, peut-être voulait-il dire par là : si beau ! si beau ! Je n'en sais foutrement rien. Car, je ne peux pas vous le raconter sans éclater de rire... Attendez, attendez... Imaginez un peu la chose ! Il avait à ce moment-là une gueule à photographe, une

gueule de gamin planté devant un étalage de jouets. Il semblait comme en extase devant le bric-à-brac d'objets que mon salon offrait à sa vue.

Mais, chose encore plus intéressante : jamais monsieur Poqué ne semblait se douter de ma présence, comme si, ainsi couché et immobile sur le divan, je faisais partie intégrante du mobilier ; à ses yeux, j'étais peut-être moins intéressant à considérer que le tas de bouteilles de vins qui m'entourait. Reste que cela me donnait tout le loisir de l'observer et, pourquoi pas ! de le bastonner à grands coups de canne s'il avait tenté une quelconque connerie à l'endroit de mes objets.

En le voyant ainsi explorer la pièce, donc, j'étais stupéfait, complètement subjugué par l'air étonné de cet inconnu. Je m'imaginai alors qu'il devait avoir aperçu mon appartement de la ruelle... vous savez, celle qui donne sur mon perron, au rez-de-chaussée. Je me figurais qu'il devait s'être arrêté là pour vider sa vessie contre le muret, et que, chose faisant, il a été émerveillé par le foutoir, par le côté *trash* et... comment mieux dire la chose, par l'aspect presque vivant de ma cour arrière. Son instinct — je le supposais alors — avait dû lui donner l'absurde idée qu'il y aurait là, bien au chaud à l'intérieur de mon appartement, tout un royaume à découvrir. Motivé par la curiosité, il se serait alors hasardé à entrer dans ma demeure comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Oh oui ! Lorsque je voyais ses yeux grands ouverts, ses mains prêtes à caresser les moindres objets, je ne pouvais qu'adhérer à cette hypothèse — il était carrément exalté. Je dirais même illuminé !

À vos mines, je vois que vous n'êtes pas convaincu par sa soudaine passion des objets... D'accord ! Imaginez un peu la scène : après quelques minutes, pendant lesquelles il était resté raide comme une barre de fer, eh bien, sans raison apparente,

comme ça, il délia ses membres. Il s'est brusquement dirigé droit vers le mur opposé à moi, là où sont accrochées de vieilles choses rapportées de voyages. Il a décroché... non, arraché est le terme qui convient... bref ! il a arraché du mur un de mes masques de carnaval vénitiens, il l'a palpé, puis l'a retourné en tous sens, frénétiquement... y cherchant peut-être un indice, un mode d'emploi... Eh bien, messieurs, vous ne me croirez peut-être pas, mais, sans avertissement, son premier réflexe a d'abord été de le placer droit devant son sexe ; puis, suite logique des choses, il a ensuite fait de grands cercles avec son bassin... simulant probablement une danse primitive quelconque. De sa main droite, il a poursuivi sa mise en scène en gesticulant de gauche à droite, un deux un deux, hop ! Il s'agitait, il giguait d'une amusante façon, sur une jambe, martelant son torse, poussant d'absurdes cris et tournant en rond. Tout ce temps, le masque vénitien demeurait toujours pressé contre son sexe.

Une trentaine de secondes après avoir débuté son manège, il s'est soudainement immobilisé, visiblement au bord des larmes tant la jubilation se faisait persistante ; il a porté le masque devant ses yeux puis, tout en le regardant intensément, il s'est mis à parler d'une voix timide, comme s'il s'adressait aussi bien au masque qu'à sa propre conscience : « cette chose vivante... quelle belle bestiole... le loup de mon enfance, là-bas, qui m'attendait, qui japait ! Sibot ! ». Son fort accent slave était maintenant teinté de nostalgie. Oh ! Même si ses propos se faisaient plus cohérents que tantôt, je n'en pouvais croire mes oreilles : un loup, et quoi encore ? Une foutue bête des bois, imaginez ! Il avait entre les mains le masque d'un des plus grandioses personnages de la *commedia dell'arte* : Arlequin ; il avait entre les mains le fruit d'un artisanat italien méticuleux, et il

bafouait cet artéfact en croyant, à tort, qu'il s'agissait d'une véritable bête, — « mais quel imbécile », me suis-je dit !

Il a continué à parler, à vociférer des paroles mystérieuses tout en gardant son regard rivé sur le masque : « sibot ! sibot ! » s'est-il de nouveau exclamé tout en se grattant la barbe, « ce doit être un... ce doit être toute une pièce d'homme ! De haute voltige ». De qui parlait-il ? Du masque ? Comme s'il cherchait à contrecarrer mes pensées, il a renchéri sur cette lancée pathétique : « de bien belles choses ! Hi hi ! Un possesseur ravi, un possesseur de haute voltige ! » C'est alors que j'ai avancé mon visage vers lui pour tenter de comprendre ses propos : le possesseur... était-ce moi ?

Après avoir laissé le masque sur la table du salon, il a porté son regard partout autour de lui. Après quelques instants, il s'est précipité vers mon cellier à scotchs. Quel sans-gêne ! C'est alors qu'il s'est mis à fouiner à l'intérieur du cellier de manière enragée, cherchant vraisemblablement quelque chose d'important. Il a finalement déniché un objet qui semblait satisfaire sa curiosité : ma bouteille de whisky single malt Glen Grant, un 1949... Vous savez, celui qui possède au nez une teneur intense de fumée et de bois, que du bonheur...

FALSTAFF, lui *tapant dans le dos* – Je te reconnais bien là, vieille branche : toujours le même attachement à tes biens.

JEAN-GAB – Et tu l'as laissé faire, nonchalamment, sans répliquer ? N'étais-tu pas bouleversé, à tout le moins en colère ?

PIERRE – Certainement que j'étais en colère ! Pour qui me prends-tu ? Consumé de rage, j'avais pris la ferme décision de lui dire ma façon de penser. Mais pendant que j'essayais

péniblement de me lever, il s'est produit un événement qui m'a sidéré : non seulement a-t-il osé desceller ma bouteille, mais il l'a fait à l'aide de ses dents... Arrachant l'étiquette, crachant par terre le bouchon de liège. Un spasme de rage m'a saisi. Non mais ! Jamais auparavant n'avait-on cherché à me dépouiller de la sorte ; jamais avait-on manqué à ce point de respect envers... envers l'extension de moi-même. Allez-y, riez de moi autant que vous voulez : sachez que les mille affronts subis durant ma vie ont alors rejailli d'un coup, les injustices, les déboires amoureux, en plein visage, une gifle ! Cette fois, c'en était trop. J'étais incapable de réprimer en moi cette agitation incendiaire, une émotion telle qu'elle me poussait, bien que vieux et faiblard, à vouloir me venger de son audace... Or, voilà, la vie est si souvent cruelle qu'elle nous empêche d'épancher nos désirs : la colère était telle qu'elle me sidérait sur place, me laissant dans l'incapacité d'aucune action. Mes forces motrices, si vous voulez, me désertaient... Parties !

Et que faisait-il pendant ce temps ? Hé bien, il s'est d'abord assis bien confortablement sur le rebord du canapé... pour ensuite retirer ses chaussettes brunies. Visiblement, il se croyait tout permis. Non mais ! Vous auriez compris mon indignation d'alors si seulement vous aviez vu, comme moi, ses pieds tapissés d'une infecte croûte brunâtre... L'infâme ! Mon indignation ne faisait que s'accroître. Il a décidé, comme ça lui chantait, de verser sur chacun de ses pieds une grande quantité de mon whisky, osant même arroser ses verrues d'orteils pour se les décrasser. Et...et il le faisait, ce cochon ! sans se soucier qu'il y avait dorénavant davantage d'alcool sur mon tapis tunisien que dans la bouteille. Une fois sa toilette terminée, et avec les dernières lampées qui restaient au fond du bocal, il a pris soin de se laver les mains, bien tranquillement, comme un gamin satisfait qui sort pour la première fois des chiottes. Vous imaginez !

FALSTAFF – Ton histoire me donne soif ! Garçon, tournée pour tout le monde.

JEAN-GAB – N’y avait-il pas une histoire semblable dans la Bible ?

FALSTAFF – Oui, c’était l’épisode du *pedilavium*. Une histoire de petit rabbin qui lavait les pieds de ses potiches, et qui eux-mêmes devaient à leur tour décrotter d’autres orteils, encore et encore. Fraternel jusqu’à l’obscénité, ces petits croyants.

JEAN-GAB – Eh bien alors, Pierre, tu aurais pu lui demander qu’ils te fassent une petite manucure. Ça aurait adouci ton irritation.

PIERRE – Bien drôle ! Reste qu’à ce moment-là, il n’était qu’à quelques mètres de moi, assis tout juste à l’extrémité du canapé. Il faut le dire : passées la colère et l’indignation, je commençais à compatir avec Poqué ; il m’apparaissait maintenant comme une bête trop longtemps mise en cage qu’on avait laissée s’échapper et qui errait sans but précis. J’ai même esquissé un sourire — ses bêtises m’intriguaient, elles fouettaient ma routine de vieil homme.

Pendant que ces réflexions occupaient mon esprit, je l’ai vu se détendre, reposé et serein. Il était confortablement étalé sur le canapé, la bouteille de whisky vide encore dans la main, et il continuait d’observer nonchalamment mon salon. De temps en temps, comme s’il cherchait à se convaincre de la réalité de son expérience, il prononçait des mots d’une voix très faible, à peine audible. En fait, non... plutôt : il jacassait sans arrêt. Pour vous donner un aperçu, à cet instant précis, je suppose qu’il tentait de savoir qui habitait dans ces lieux. Allez savoir ! Il baragouinait des absurdités du genre : « oh oui ! ce doit être un des rois mendiants... celui dont Mathéo m’a si souvent parlé, un homme bien propre », ou encore : « non et non ! Mathéo, toi le débile, tu déconnes... ce doit être

un des pirates qui a une réserve incroyable de sent-bon »... Un sent-bon ? Mais qu'est-ce que cette trouvaille encore ? Tout de suite après, il m'a lâché un cri animal : « mmmmh ! J'ai si faim ! Cette pêche ferait bonne pitance ! » disait-il en contemplant mon aquarium où vivait une faune aquatique dont j'étais si fier... Tout en salivant à l'idée de pêcher un de mes *gouramis opaline*, il a explosé de joie : « un grand homme celui-là... oh oui ! Il a sa propre rivière dans son chez soi. Extraordinaire ! »

Et il continuait et continuait à m'étourdir : « Mathéo, le débile ! Tu devrais voir tous ces torche-culs grandioses, là et là... regarde mon frère ». En le voyant pointer du doigt ma pile de papiers d'assurance qui traînait là depuis je ne sais combien de décennies, j'en ai conclu que cet imbécile entrevoyait dans cette sédimentation bureaucratique de quoi satisfaire ses envies élémentaires d'être humain. Séduisante observation, vraiment !

En cessant de prêter attention à ses absurdités, je me suis mis à l'observer, cette fois avec plus de sérieux. Avec sa barbe qui lui tombait jusqu'à la partie supérieure du poitrail et ses cheveux aussi longs qu'entremêlés — à mieux y regarder, on découvrirait de petits morceaux de nourriture déposés tels des confettis sur sa tignasse —, je me figurais qu'il devait être un genre de nomade des villes, qui dormait au gré des vents... Un spectre errant, sans domicile ni attache.

C'est alors que je l'ai vu se lever du fauteuil en hâte. Il semblait flairer une autre aventure ; de nouvelles stimulations s'offraient à lui. En le voyant le museau en avant, comme un chien à la chasse, et un sourire imbécile collé au visage, je ne pouvais faire autrement que de l'observer. Et puis quoi, comprenez-moi ! il affichait à nouveau son air curieux de gamin qui déambule dans les allées d'un centre d'achats. Un rien semblait l'émouvoir, c'était si captivant de le voir ainsi...

Enfin, bref, revenons-en aux faits : une fois debout, il a dû faire... attendez que je me souviene... il a dû faire au moins quatre tours sur lui-même, à la recherche de l'objet le plus apte à susciter son émerveillement. Il s'est ensuite avancé vers ma bibliothèque où étaient dissimulés pêle-mêle un tas d'objets dont j'avais complètement oublié l'existence, qu'il s'agisse de livres poussiéreux ou de photographies de famille. D'ailleurs, aucun de ces objets n'avait en premier lieu retenu son attention. Des babioles, rien de plus. Puis, après avoir bien considéré ces choses, et surtout après avoir pris conscience de la quantité colossale de livres qui traînaient, je ne sais pourquoi... mais il a été pris soudainement d'un fou rire incroyable durant une bonne minute, un esclaffement qui paraissait sorti de ses entrailles tant il sonnait gras à mes tympans. Il a pris dans ses mains le livre plus vieux, le plus sale et dégarni, en a déchiré la première page pour en tâter sa texture — probablement, pensais-je alors, de manière à vérifier s'il pouvait en faire un torchecul digne de son arrière-train. Au final, il a balancé le livre de Cicéron par-dessus son épaule et a froissé dans sa main la première page. Son rire s'est fait plus percutant.

Tout en continuant ses va-et-vient expéditifs devant ma bibliothèque — autant d'occasions de mutiler mes livres —, il a trouvé, caché derrière une roche sédimentée du bouclier canadien, un objet que j'affectionnais particulièrement : un pistolet Mauser, un 1896 qui plus est !... Soit dit en passant, cette arme appartenait autrefois à Churchill ; il s'en servait pour casser des ethniques en Afrique, et ça l'a sauvé au Soudan égyptien pendant la guerre des Mahdistes... Sublime objet, d'une ingénierie tout à fait remarquable...

L'ayant retiré de son piédestal d'origine, Poqué l'a observé durant quelques instants d'un air abruti, ne sachant visiblement pas qu'il avait entre les mains une arme puissante

pouvant décharger plus de dix balles sans être rechargée. Donc, bref ! il l'a pris dans ses mains, a pesé l'engin avant de le braquer droit devant lui : « Pam pam ! Pam pam mes enculés ! Pam pam, qui c'est qu'ya la plus grosse verge maintenant, allez ! », s'est-il esclaffé tout en mimant des tirs de fusil dans le vide. Il a ensuite enlevé, par mégarde, le cran de sureté, rendant l'arme parfaitement utilisable. — Mon Dieu ! J'étais persuadé qu'il allait se tuer, ce misérable ! — Tout en continuant de rire comme un dément, il s'est rué vers le sol, a fait quelques culbutes par-ci par-là, avant que de s'écrier : « au pied, chiens ! À mort, bande de bâtards ! Pam pam, vous m'avez assez mordu le cul pour aujourd'hui ». Il singeait même des coups de pieds en direction d'une bande de canins imaginaires. Plus il palpait l'arme, plus sa jubilation croissait.

Il a ainsi continué à faire semblant de tirer partout, pointant dans toutes les directions. Sauf qu'une fois, une seule fois, oui ! il a approché le pistolet tout près de son visage et a appuyé sur la détente... Pam ! Un grand coup a alors retenti dans tout l'appartement... J'ai même entendu au loin les oiseaux nous signifier leur affolement. Un tonnerre chez moi... Une épaisse fumée blanche se répandait, m'empêchant non seulement de prendre conscience de ce qui s'était passé, mais également de voir Poqué. À plusieurs reprises, j'ai eu à frotter mes yeux, souffler à m'époumoner... En vain : je ne décelais, dans cette brume informe, qu'une silhouette qui semblait posée par terre, en train d'agoniser. Ce n'est que bien plus tard, après quelques minutes pendant lesquels j'essayais par tous les moyens d'y voir clair, que j'ai pu remarquer qu'il s'était agenouillé et que sa main droite tentait d'empêcher son sang de s'écouler du nez. Je dis ça comme ça, mais j'avais ma petite idée sur la chose : la culasse du pistolet, au moment de la détonation, a dû reculer

d'environ six à sept centimètres ; comme il l'avait placée près de son visage, il se l'était tout naturellement prise en pleine gueule.

Pendant que je réfléchissais au bien-fondé de cette déduction, Poqué a finalement décidé de se relever malgré la douleur... Il toussotait par secousses, interminablement, puis il s'est mis à ricaner, d'abord faiblement, ensuite avec plus de vigueur, comme s'il se moquait intérieurement de ce qui s'était passé, au point qu'il se tordait de rire... Il riait et riait tout en crachant, par secousse, le sang qui coagulait dans sa gorge, avant de s'écrier : « Mathéo, mon vieux, viens m'aider ! Ce proprio a chargé et l'ennemi est trop fort, hé hé ! »...

Enfin, au moment où il essayait de se remettre sur ses pieds, s'est fait entendre partout dans l'appartement un tapage à tout rompre...1... Eh oui ! Mes horloges avaient décidé, d'un commun accord, de fracasser nos tympanes : *bang... bang... bang...2...* Des coups qui retentissaient dans la pénombre, *boom boom*, sans trêve ni accalmie ; pêle-mêle, ils provenaient de la salle à manger, du bureau tout au fond de mon huit pièces, des chiottes...3... En tout et pour tout, six horloges tempêtaient suivant une cadence similaire... Et cette fois-ci, le visage de Poqué affichait tantôt l'inquiétude, tantôt l'excitation : dès qu'il fut debout, son visage et ses mains faisaient des volte-face, à gauche, à droite, cherchant d'où provenait ce tapage...4... Son premier réflexe — fort naturel — a été de braquer le vieux pistolet Mauser dans toutes les directions!...5... D'absurdes *clics clics* ont alors retenti de la bouche de son canon.

Derrière lui, sur mon vieux meuble de marbre blanc, siégeait une vieille horloge, une pendule de Paris pour être exact. Cette antiquité était clairement celle qui, parmi ses consœurs, imposait la cadence, la marche à suivre. Poqué a alors eu l'idée de balancer à

bout de bras le pistolet dans sa direction, pensant ainsi taire l'agitateur...6... C'est alors qu'il s'est exclamé avec force vigueur : « Démons ! », puis il a ensuite ramassé par terre une grande cuillère en bois qui traînait parmi les bouteilles de rhum, pour enfin s'élançer, langue sortie, vers ma vieille pendule.

Non mais, attendez un peu ! Vous parlez d'un illuminé ! Il venait à peine de recevoir en pleine gueule la culasse d'un pistolet, et là, l'imbécile, je le voyais maintenant jouer à Don Quichotte devant une horloge Samuel Marti 1861, entièrement faite de marbre noir de Belgique, du massif, de l'impénétrable, une vieille babiole de famille qui coûtait cent-vint francs or, une vraie fortune pour l'époque, bref un jouet de gosses de riches... – Je comprends à vos gueules que vous ne saisissez pas la nature de la pièce, votre intelligence vous trahit : on parle ici d'un cadran rond à échappement brocot, avec des cassolettes brûle-parfum et de la résine dorée tout autour, imaginez l'objet ! Un bijou d'ingénierie ! Mais ce n'était manifestement pas en raison de la beauté ou la valeur de l'objet que Poqué s'agitait ainsi.

Un septième coup d'horloge s'était fait entendre lorsque cet homme s'est sauvagement rué sur mon héritage. Il s'est mis à lui asséner, à profusion, des coups de cuillère...8... D'abord, lorsqu'il frappait cet objet de luxe, je sentais chez lui cette envie de faire parler ses instincts, de se venger, en quelque sorte, pour toutes ces années de misère...9... Mais peu à peu, à force de s'acharner sur cette pendule à en perdre haleine, quelque chose, étrangement, remplaçait son ancienne ardeur : quelque chose comme la crainte, qui faisait progressivement disparaître le sourire de son visage. Mais il continuait et continuait à marteler l'horloge...10... Bientôt, ses muscles se sont relâchés, il semblait à bout de force ; il a alors déposé, impuissant, son arme par terre...11... Il n'était plus le gamin

survolté de tantôt, mais un homme maintenant seul qui traînait au milieu du salon, avec un regard qui se perdait dans l'infinité des pendules...12... Minuit. Son sourire avait définitivement fait place à une grimace.

JEAN-GAB — Comme tu parles vite ! Calme-toi. Tiens, finis ta bière d'une traite !

PIERRE – Fous-moi la paix, c'est du sérieux ce que je vous raconte là ! Il me troublait. Jamais un homme n'avait paru si affecté par de ridicules objets... tout à la fois enjoué et triste d'être parmi eux... Il était différent, de vous, de moi ! Et, je dois l'avouer, j'étais hypnotisé par son calme. Je l'observais, mais cette fois, l'étonnement avait fait place à la pitié. Son regard affichait désormais une tristesse sans borne... Entendez-moi ! Ses yeux, après s'être posés de nouveau sur la pendule, se sont péniblement dirigés vers le sol, ses lèvres ont fait une moue, ses mains étaient crispées contre ses pantalons. Un air piteux d'enfant pris en flagrant délit pour avoir convoité quelque chose de défendu. Venait-il de comprendre que ces objets n'étaient pas les siens, que ce monde était hors de sa portée ? Je n'en ai aucune espèce d'idée. Mais à cet instant précis, je comprenais sa vulnérabilité, je partageais son impuissance... Avant d'être médecin, vous savez, j'étais comme lui... enfin, je crois... Rien de plus qu'un gamin pleurnichard, avec une mère qui réprimandait chaque pulsion en moi. À cet instant, nous étions en communion lui et moi, même s'il n'en avait pas conscience.

Soudainement, une envie me pressait d'aller lui parler. Partager un peu de ses tourments. Je me suis donc levé pour la première fois du fauteuil. Avec ma canne, j'essayais de faire le moins de bruit possible pendant que j'avançais vers lui, mais ça grinçait ; j'avais la main en avant pour prévenir une possible agression de sa part. Avant que ma main n'effleure son visage, il s'est tourné vers moi, mais sans agressivité. Aussi

immobile que tantôt. Toujours aussi tristes, ses yeux me dévisageaient. Avant qu'il ait pu faire un quelconque mouvement, j'ai demandé : « Qui es-tu, bon sang ?... Pourquoi tout ce cirque, et chez moi ? », tout en prenant soin de bien me faire comprendre de lui, avec des mots lentement prononcés, hachés et convenablement articulés... Aucune réponse de sa part, si ce n'est que son sourire, devant moi, pour moi, était réapparu.

Après quelques secondes, il s'est mis à tripoter mes cheveux, à chercher à ouvrir ma bouche de ses doigts crasseux ; je me souviens encore de l'odeur infecte. J'ai eu un haut-le-cœur immédiat... Bien que cela puisse sembler absurde, je le laissais faire son cirque. J'étais même ravi de son regain de vie, le sourire en coin. Il a enlevé ensuite mes lunettes avant de les fracasser par terre, comme s'il cherchait à tester leur résistance ; puis, tout de suite après, il a tapoté ma vieille peau, d'abord celle du coude, enfin celle de mon cou. Il s'amusait même à la faire rebondir de gauche à droite : « Mathéo, hey mec ! J'ai trouvé ! Trouvé trouvé ! V'là la morue que tu cherchais depuis belle lurette ! Viens y foutre ta langue ! » Avec sa voix d'homme des cavernes, creuse, aride, mais cette fois prononcée avec entrain. Il pétait de joie, littéralement !

Incroyable ce que la nature humaine peut parfois faire. De différent et, en même temps, d'infiniment fraternel...

JEAN-GAB – Et ? Et c'est tout ?... Non, dis-moi que ce n'est pas vrai ! Tu n'as même pas tenté de le frapper en plein visage ? Une taloche, un coup de genou dans les côtes, n'importe quoi ?

PIERRE – Je n'ai pas eu à le faire : cet homme a foutu le camp de mon appartement. Il sautillait de joie. Un bruit dehors semblait avoir éveillé sa curiosité, j'en sais rien, moi.

Reste qu'il s'est esquivé en s'écriant: « Mathéo ! Mathéo ! » Encore et encore... Ah ça !
Cet individu me fascinait !

JEAN-GAB – Ah bon ? Il souillait ton intimité et pour ça il méritait ton admiration ? Je ne te savais pas si influençable, mon oncle.

PIERRE – Son regard me laissait perplexe, j'y décelais un être enfoui quelque part à l'intérieur de lui ...

FALSTAFF – Non, c'est simplement un bonhomme qui a pris un solide coup à la taverne du coin, comme à tous les soirs, et...

PIERRE – ...une conscience profonde, quelque chose, je ne sais pas.

FALSTAFF – Il s'est enfilé un petit sniff par le nez pendant qu'il déambulait dans les ruelles, et paff ! il a trouvé en chemin, dans ton appartement, de quoi affecter davantage son cerveau malade. Rien de trop compliqué !

PIERRE – Non !

JEAN-GAB – Pierre, n'es-tu pas un peu parano avec ton idée de la « bête enfouie en dedans de notre cœur » ? Une conscience intérieure, la belle affaire !

FALSTAFF, *se levant* – Messieurs : c'est maintenant à mon tour d'aller visiter les toilettes. Je sens une création émerger du gouffre... Peut-être est-ce là ce que Pierre désignait par « conscience profonde ». À tout de suite !

Falstaff sort de table.

JEAN-GAB – Mon vieux, je m'en fous de ton histoire de parano. J'ai plutôt envie de m'amuser. Étendre les jambes, oui. Aller parler à ces filles là-bas. Boire plus. Voilà !

PIERRE – Son regard, il n’était pas normal...

JEAN-GAB – Non mais arrête ! Relaxe un peu, bordel !

PIERRE – Enfantin, primitif. Je ne sais pas... Il faudrait l’étudier en laboratoire...

JEAN-GAB – Bon ! Comme tu veux ! Pour tout dire, j’ai trouvé que Falstaff caricaturait son attitude, comme quoi, selon lui, ce n’était qu’un itinérant dément. Eh quoi ! C’est plus compliqué que ça, c’est toujours plus compliqué. Il faut prendre en compte tout un tas de facteurs. Il y a des principes supérieurs, moraux, à considérer. Tiens, prends par exemple sa façon qu’il avait de rire. Falstaff disait tout à l’heure, vers la fin de son histoire, qu’il s’est mis à rire parce qu’il prenait conscience de sa nouvelle réalité. J’en sais rien, j’émetts l’hypothèse, mais peut-être que ton bouffon d’itinérant était simplement en état de grâce, un genre d’illuminé qui saisissait parfaitement sa situation et qui s’en moquait.

Falstaff revient.

FALSTAFF – J’ai parachevé mon dernier chef-d’œuvre ! Au fait, le lave-main était d’une puanteur exécrable. J’en glisserai un mot au patron... Qu’ai-je manqué ?

PIERRE – Le rire n’explique absolument rien, Jean-Gab. Ce n’est qu’un relâchement des muscles du visage, il n’y a rien de poétique dans cette banalité.

JEAN-GAB – Quoi !... Banalité ? Foutaise ! Le rire est le premier cri de l’esprit ; il symbolise notre humanité, il révèle notre vitalité. Le Cro-Magnon est devenu un homme lorsqu’il a compris la portée de ce geste, – ce n’est pas le feu, ni la roue qui ont poussé nos ancêtres à se rassembler : c’est l’agréable sensation de rire. Ce simple geste !

FALSTAFF – Comme il est perspicace, notre petit universitaire.

JEAN-GAB – Vous n’êtes que deux cyniques bornés. Voilà ce que vous êtes : cyniques !

FALSTAFF – Et ce charmant garçon se propose même de nous faire la morale.

JEAN-GAB – Eh bien, à mon tour cette fois de vous raconter une petite histoire. J’étais sur place lorsque l’événement s’est produit. Je veux dire, je n’étais pas physiquement dans l’embarcation, mais j’étais présent dans le port italien lorsqu’ils ont repêché de la mer la carcasse du navire. En lisant dans les journaux ce qu’on racontait de ce naufrage, j’y ai ressenti la misère, j’y ai perçu la détresse humaine. Ça m’a ouvert les yeux.

FALSTAFF – Dis-moi, qu’as-tu à m’apprendre, petit ? Parle. Je suis curieux d’entendre.

Ce que je vous raconte s’est déroulé au large de la côte italienne, non loin de l’île de Lampedusa. Un navire, dénommé le *Matutina*, a quitté l’Afrique voilà une semaine en provenance de la Tunisie. Imaginez-vous un bateau de fortune, souillé et fragile, avec ses planches de bois qui flanchent au moindre coup de vent ; imaginez-vous une embarcation merdeuse d’une dizaine de mètres de longueur et presque autant en largeur, où s’entassaient une trentaine de réfugiés voulant gagner l’Europe. Des corps qu’on empile. Des corps capitalisés. Messieurs, vous connaissez comme moi la chanson, on nous la serine jours et nuits dans les journaux : ce sont des sans-papiers qui se débattent au milieu des rats pour sauver ce qui reste de leur famille. « Vive l’espoir ! Direction : la liberté promise ! Foutons le camp de cette vie de chiens !... », clament-ils. Ils sont considérés comme la plaie de notre soi-disant société de droit. Des voix qu’on censure, qu’on casse... Laissez-moi vous dépeindre leur situation différemment. Laissez-moi graver un sourire sur ces visages abandonnés, en intitulant ce récit, tout simplement :

Les Hommes qui rient

Cet événement est survenu voilà un an.

La nuit était tombée depuis longtemps. Les lampes du navire pouvaient difficilement rivaliser avec la pesanteur de l'obscurité. Une tempête sévissait depuis le coucher du soleil ; une tempête terrible, un Léviathan, gueule ouverte, qui broyait toutes les âmes au passage. La Méditerranée qui se déchaînait, qui se portait en rempart naturel contre les déserteurs. Suivant la force des vagues, le navire remuait en tous sens, comme dans des montagnes russes. Sur le pont, certains s'agrippaient aux câbles, couraient à en perdre haleine. D'autres encore, allez savoir pourquoi, démontaient la voile et se blottissaient dessous. Comme si cela pouvait les protéger.

Et au milieu de cette agitation, un homme d'origine tunisienne était seul dans sa cabine avec son mal de mer, affairé à vider ses tripes. On sentait en lui l'adolescent fraîchement sorti des jupons de sa mère, avec de beaux gros boutons au visage, avec sa blouse trouée, ses cheveux longs. Mais ce ne serait que se fier aux apparences. Vagabond, il parcourait l'Afrique depuis quelques années, parfois en montant dans un train, mais le plus souvent à pied. Ni matelot ni réfugié, sa présence à bord de ce navire de fortune résultait d'un pur besoin d'aventure ; parcourir le monde, aller à la rencontre des Hommes. Il voulait voir l'Europe. Tel était, selon ce jeune idéaliste, ce à quoi devait se soumettre tout homme digne de ce nom. Voyager, expérimenter. Tenter les choses !

Et je suis franchement d'accord avec lui... Ça sophistique l'âme, ça attise la fougue.

Bref, c'était un vagabond qui affrontait la mer pour la première fois et qui, de fait, en ressentait les effets désagréables. Ce garçon, une fois sa besogne terminée, est monté sur

le pont, où il a marché sans regarder personne, d'un air troublé et égaré. Il a pris toutefois conscience, non sans difficulté, de la réalité qui l'entourait, du vacarme qui s'essouffait autour de lui : des matelots s'attelaient à renforcer le mât, d'autres à tirer les cordages reliés aux voiles, le capitaine gueulant des ordres contradictoires... et d'immenses vagues heurtaient la proue avant de retomber avec force dans le bateau. Un vrai cirque ! La mer, déchaînée, se faisait déluge ! En dépit de la tourmente, notre jeune Tunisien restait immobile, à l'écart de l'action. Curieux, il tentait de comprendre ce que les autres faisaient autour de lui.

Est alors apparu le grand Tim-Tom-Jack, second du capitaine, qui obéissait toujours aux ordres de celui-ci sans jamais rechigner !... Bon, alors, ce grand gaillard de second s'est frayé un chemin parmi les matelots et s'est dirigé droit vers son supérieur. Et que faisait notre Tunisien pendant tout ce temps ? Il continuait d'observer, bien candidement. Reste que Tim-Tom-Jack a pris le capitaine à part et lui a chuchoté ce qui semblait être, de loin, des paroles bien douloureuses à entendre. Le commandant était visiblement troublé, ses jambes faiblissaient. Il allait s'effondrer.

Autour de lui, les matelots ne se souciaient pas de lui. Tous bien trop occupés à survivre, ils n'étaient pas conscients que le capitaine, à défaut d'autre solution, ingurgitait une quantité ahurissante de vin sur le pont — une, deux, puis trois grandes gorgées à la fois, noyant ses frayeurs dans l'alcool. Il a finalement vidé d'un trait la bouteille de vin que lui avait refilé Tim-Tom-Jack ; après avoir regardé silencieusement les membres de son équipage, il leur adressa sa dernière ordonnance : « À vous tous : j'offre mon cheval et ma femme à l'intrépide qui sortira vivant de ce merdier ! Adieu... et bonne chance ! »

Et...et c'était tout : les dernières paroles d'un lâche de commandant, qui a sauté par-dessus bord. La mer s'est refermée sur son corps... Une frayeur s'est alors emparée des membres de l'équipage. Nul ne comprenait son geste.

Notre jeune Tunisien avait évidemment assisté de loin à cet anéantissement. Mais il semblait être le seul à s'interroger au sujet du murmure échangé entre Tim-Tom-Jack et le suicidé ; à la succession d'événements qu'il avait engendrés.... Quelque chose en lui le sommait de comprendre !... Voyez-vous, messieurs, le Tunisien vouait une haine profonde au second, qui dénonçait au capitaine le moindre écart de conduite tant de l'équipage que des passagers ; il exécrait ce couard, cet imbécile. Profondément. Cet homme symbolisait tout ce qu'il pouvait mépriser chez un homme : aucune loyauté, aucune droiture en dehors de son allégeance à son si cher capitaine. Le Tunisien s'est alors précipité vers ce misérable de Tim-Tom-Jack en lui réclamant des éclaircissements : « Qu'est-ce que tu lui as raconté ?... Réponds-moi !... Réponds-moi, merde ! »

Devant l'attitude amorphe de Tim-Tom-Jack, le Tunisien lui a empoigné fermement l'épaule, demandant d'une voix impérieuse : « Je ne me satisferai pas de ton air abruti... allez ! Crache le morceau : tu lui as demandé d'aller se faire voir ? De creuser sa propre tombe ? »

Le regard du jeune homme révélait sa colère ; sa posture agressive contrastait avec l'aspect nonchalant de Tim-Tom-Jack. Ce dernier, après quelques instants d'hésitation, a déclaré d'un seul jet : « Y'a une crevasse dans la quille du *Matutina*... L'eau monter ici dans quarante minutes, tout partout autour... Capitaine mort de peur... mort le premier... nous après, nous tous après lui », disait-il avec affolement.

Quelques instants se sont écoulés, pendant lesquels le Tunisien a progressivement desserré son étreinte. Il saisissait la gravité de la situation ; il compatissait avec le capitaine, son effroi, son geste de lâcheté. Il se répétait lentement ces mots : « L'eau monter ici dans quarante minutes... ».

PIERRE – Attends ! Pourquoi comprendrait-il cela, et tout d'un coup ? C'est un non-sens.

JEAN-GAB – C'est pourtant tout simple : vous imaginez... réalisez qu'il ne vous reste que quarante minutes à vivre et que vous n'y pouvez absolument rien : les dés sont lancés, et votre angoisse se nourrit de votre impuissance !... Et dire que ces fugitifs allaient s'abîmer au fond de l'eau pour un principe qu'on nomme Liberté. C'est quand même un beau paradoxe que de mourir en tentant d'obtenir une vie meilleure.

FALSTAFF – Il n'y a rien de paradoxal : la mort ou la vie, la maladie ou la fortune, s'agit-il réellement de contradictions ? Je ne crois pas, non : les uns font partie des autres, c'est imbriqué ensemble, et tôt ou tard, tu le réalises. Tu meurs comme tu chies. Nous ne sommes que des bêtes, après tout, un peu plus sophistiqués dans notre caboche de tête, mais des bêtes tout de même.

PIERRE – Mon vieux, es-tu toujours aussi poétique lorsque tu philosophes ?

JEAN-GAB – Laisse-moi te prouver le contraire, vieux dévergondé ; laisse-moi, un instant, te dépeindre une humanité triomphante. Mais d'abord, sers-moi une autre bière.

Or donc, après avoir saisi le tragique de la situation, le Tunisien a relâché définitivement Tim-Tom-Jack en le frappant au cul pour qu'il disparaisse de sa vue. Pour chasser sa frayeur, il a erré sur le pont, apathique, affaîssé, faisant de grandes et lentes

enjambées. Il s'engouffrait d'avance dans la profondeur perpétuelle de la mort. Et il faisait des songes terribles, il surchauffait son imagination !... Que quarante minutes à vivre. C'était si peu ! Il avait pourtant la vie devant lui, une existence de promesses, de grandeurs. Cela ne pouvait pas !

Sur son chemin, un peu par hasard, il a vu qu'une femme restait à l'écart du groupe, qu'elle était seule sur le devant du navire. Avec ses longs cheveux, son manteau de cuir et sa noble posture, elle contrastait avec les autres passagers. Une étrangeté émanait de sa personne — on ne pouvait apercevoir son visage que de biais, comme si elle en cachait une partie... Un mur de nuit l'entourait. C'était la première fois qu'il l'entrevoyait sur le bateau. D'où était-elle apparue ?... Peu importe. Debout et fière, elle scrutait l'éternité de la mer ; nonchalante, elle faisait mine de caresser les vagues dans un lent va-et-vient de sa main.

Le Tunisien restait là à l'observer, droit comme un piquet, la bouche grande ouverte. Elle avait véritablement piqué sa curiosité. Et, comme s'il avait deviné les réflexions de son jeune ami, un homme à la barbe blanchâtre, dénommé Ursus, est sorti de l'ombre et est venu à la rencontre du Tunisien. Ce vieux singe d'homme, qui vendait ses talents de médecin de villages en villages, avait recueilli le Tunisien alors qu'il avait été abandonné par sa famille, vraisemblablement suite à une famine ou à un conflit politique, qui sait ? Avec le temps, il devint son mentor, lui enseignant l'essentiel des savoirs humains.

Le vieil homme alla donc à sa rencontre et lui mâchonna ces mots à l'oreille :

« Tu veux savoir, celle-là, partout on la surnomme la *défigurée*. C'est une démente, une possédée ; on raconte que la junte militaire serait débarquée un jour dans son village,

loin dans les savanes africaines, dit-on pour épurer la nation de ses superstitions. On raconte qu'on l'aurait prise pour la sorcière du village tant elle injurait les militaires... alors qu'elle n'avait que huit ans. La pauvre, ses parents y étaient passés... On l'aurait torturée et, comme qui dirait, on aurait tenté de réformer l'activité obscure de son esprit. Pour finir, un des capitaines aurait décidé d'en faire un exemple — durant un jour de fête, il aurait exhibé sa machette à la vue de tous, forcé la fillette à embrasser la lame avant de lui tailler sur la bouche un sourire éternel... Et voilà, mon gars, une belle grande cicatrice qui traverse tout le visage, d'une oreille à l'autre... Et depuis cet événement, elle parcourt le continent, elle tente d'inciter les opprimés à la rébellion. Cela fait trente ans maintenant. Ouais, mon p'tit gars ! Réformer les esprits, dit-on, ouais, c'est ça ! C'est le propre des politiques, des grands de ce monde. De la vraie merde, je te dis ! Non mais, hey mon gars ! Tu m'écoutes ? Ça va pas là-d'dans ? »

Le Tunisien n'écoutait effectivement plus son histoire. Le péril de la situation ne l'affligeait plus. Autre chose le préoccupait maintenant, quelque chose de bien plus intéressant, de bien plus réconfortant.

Le vieil Ursus racontait son histoire presque pour lui-même tant son auditeur était distrait. Une autre femme, non défigurée celle-là, occupait maintenant l'esprit du Tunisien. Elle était la troisième complice de ce trio de vagabonds ; elle se laissait guider par eux, autant par amour que par crédulité, par-delà l'Afrique. Cette jeune femme, disais-je donc, s'était avancée vers eux sans se faire voir d'Ursus ; elle s'était approchée bien lentement, avec les mains au-devant, à tâtons. Elle était aveugle, les yeux pour toujours plongés dans la pénombre. Pendant qu'Ursus narrait l'histoire de la *défigurée*, cette jeune femme écoutait ce récit avec dégoût, sa bouche affichant par moments de

vilaines grimaces. Malgré cela, elle était resplendissante. On aurait dit un phare au milieu des ténèbres, une nymphe parmi les damnés. Le jeune homme, subjugué, s'abreuvait de sa splendeur pendant qu'Ursus racontait son histoire. À la fin de celle-ci, le Tunisien a interpellé la jeune femme : « oh Dea ! », avec des mots emplis de caresses, prononcés avec une pointe de mélancolie. Reconnaisant son amant, elle a effleuré le visage de celui-ci du revers de sa main. Pendant de longues secondes, ils sont restés à s'observer, elle grâce à sa main et lui de ses yeux... Ainsi vivaient-ils l'un pour l'autre depuis tant d'années. L'un avec l'autre. Elle a toute de même fini par interroger son bien-aimé : « de qui parle-t-il, mon chéri ? Je ne comprends pas ce qu'il raconte. »

Elle était visiblement anxieuse, accoudée au bras du jeune homme. D'autant plus que des bruits étranges, inconnus d'elle, émanaient du bateau. Des cris plutôt que du bruit — c'était l'affolement des matelots qui s'entremêlait au chaos occasionné par la tempête.

Elle réclamait des éclaircissements. Elle s'est finalement tournée vers le Tunisien, lui demandant avec empressement : « que se passe-t-il ici ? J'entends des choses, de graves choses... mais je ne peux les apercevoir. Et ça bouge, j'ai mal au cœur, je perds pied ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Les yeux du jeune homme, emplis de compassion et de pitié, se posèrent avec gravité sur le visage de son amante. Il se taisait car il ne voulait pas ajouter à son inquiétude. Tout autour, les rugissements de la mer se faisaient entendre avec véhémence, les vagues assiégeaient le navire, les matelots ne savaient plus à quels ordres obéir, on voyait certains perdre pied et sombrer dans la mer. Bientôt, très bientôt ! tout serait fini. Mais il hésitait ; il a ouvert la bouche à plusieurs reprises, cherchant les mots justes, les mots

réconfortants : « Dea... ma lumière, ma douce, tout ira pour le mieux... Ces bruits font partie du quotidien d'un navire comme le nôtre. Rien de bien méchant. »

Ses yeux aveugles cherchaient ceux du Tunisien. Dans l'obscurité, ils questionnaient sa franchise. La jeune femme paniquait, elle s'affolait. Elle interrogea de nouveau son amant, cette fois avec la peur dans la voix : « dis-moi la vérité. »

Le Tunisien ne savait plus que faire pour l'apaiser...

Jusqu'alors, Ursus était resté muet devant ce spectacle de l'amour. Ému, il ne manifestait guère sa présence. Néanmoins, dans un élan de compassion, il a pris la parole : « calme, mon enfant, calme — repose ton âme ! Le soleil brille de tout son lustre, le capitaine est bouillant d'énergie, les matelots s'affairent à laver le plancher. Tout est dans l'ordre, tout va à merveille... Vois comme la matinée est splendide. Là-bas, dans le zénith, des dauphins guident notre route. »

Manifestement, Dea appréciait cette fabulation : elle affichait maintenant une mine riieuse, rassurée par ces douces paroles. Le Tunisien a rajouté : « le vieil homme dit vrai : le bateau vogue à son habitude dans une mer un peu agitée. »

À cet instant, le vent s'est déchaîné avec fureur : le mât du bateau semblait même danser tant il fléchissait d'un côté puis de l'autre. Il craquait. Malgré cela, et comme animé d'un soudain regain d'énergie, Ursus tournait tout autour de Dea ; pour faire diversion, l'empêcher de prendre conscience, il a imité la voix du capitaine et hurlé des ordres fictifs aux matelots : « mes gars, attelez les amarres, liez les cordages, sortez les rames, allez ! Ramons, mes gars, mes forcenés, tous ensemble, allons ! »

Ces mots avaient été proférés avec dynamisme, tantôt pour soutenir l'ardeur des matelots, tantôt pour reconforter Dea. Tout autour, les hommes le dévisageaient avec défiance, comme un excentrique, un être fantasque. On discernait çà et là quelques moqueries à son endroit. Mais en somme, ils étaient tous trop absorbés par leurs tâches pour lui prêter davantage d'attention. Dea, quant à elle, était bonne spectatrice. Elle applaudissait à chaque envolée lyrique d'Ursus. Elle appréciait le spectacle qui lui était dédié.

Au même instant, quelques matelots sont revenus apeurés de la cale. Certains gesticulaient, d'autres beuglaient des propos incompréhensibles tant leur affolement était intense. À leur suite a surgi une marée de rats, une centaine de bestioles ayant quitté la cale pour venir se réfugier sur le pont. Ces rongeurs sont sortis en poussant des cris stridents, des cris de panique. Au sol, on ne percevait désormais ni les planches de bois fracassées ni les cordages : ce déferlement bestial couvrait le bateau. Il y en avait partout sur le pont ; ils cherchaient peut-être, auprès des membres de l'équipage, un refuge contre l'eau qui montait sans cesse de la cale.

L'affolement est devenu palpable.

Pendant ce temps, Dea exigeait des réponses : « pourquoi tout ce vacarme ? J'entends... j'entends des hommes et des femmes crier, certaines même pleurer, et... »

Coupant court à son angoisse, Ursus a poursuivi son soliloque : « vacarme ? Comme tu es bête ! Des cris ? Bien plutôt les gaillards qui sifflent, chantent, gazouillent, s'amusent pendant qu'ils travaillent. Entends ! » Il se frappa le torse, simula la voix d'un matelot indigné et, avec une voix portante, reprit de plus belle : « la merde ! Passer la

vadrouille toute la journée, laver, sécher, revadrouiller, torcher, secouer ; j'en ai assez, pendant que les autres dorment, moi je me secoue le derrière sur ce navire comme un abruti de première classe. »

Imitant cette fois une femme en proie à l'exaspération, Ursus a poursuivi ses singeries : « non mais, hey, oh! Tu la fermes! On dort par ici, merci l'ami. » Le vieil homme a tenté de capitaliser sur ces artifices auprès de Dea — saltimbanque, il tournoyait autour des deux amants... Ursus est devenu spectaculaire. Il faisait compétition au brouhaha de la mer. Ce vieil homme était protéiforme ; auprès de Dea, il s'est fait l'interprète d'une fanfare dans laquelle se confondaient voix humaines et bestiales. Par sa gorge se sont matérialisés, pêle-mêle, des gazouillis d'oiseaux, jérémiades d'ivrognes, invectives de bonnes femmes. Il se faisait tantôt les demandes, tantôt les réponses : « le foutoir ! Abattez-moi ça ! », a-t-il ordonné en contrefaisant la voix autoritaire du capitaine.

Dea jubilait, elle se distraitait de cette mascarade... Autour d'Ursus commençait à se masser une cohorte de curieux. La représentation était telle que ces matelots en oubliaient la tempête : le spectacle les délassait, c'était une distraction pour les tourments de l'esprit. Certains, même, exprimaient leur plaisir par des applaudissements et des hourras chaleureux.

Pointant les rats qui remuaient autour d'eux, Ursus s'est mis à philosopher, cette fois de sa propre voix : « vous parlez de ça, mon capitaine ? Vous voulez que nous abattions nos humbles passagers ? Non, ô grand non ! L'imbécilité a ses limites. Ils ont comme nous le droit à la vie... C'est bien parce que vous êtes le supérieur que nous tolérons votre bêtise : vous n'êtes qu'un abruti, un incompetent... »

Il saoulait son auditoire de mots et de gestes. Les distraire, les égayer, les étourdir.

Mais au bout d'un certain temps, Ursus a faibli. Il toussotait par grandes secousses, mais persistait dans son spectacle — il a imité pendant quelque temps encore, et pour le plus grand bonheur de son public, une variété de personnages et de voix.

Pendant ce temps, le niveau de l'eau continuait de monter. Les membres de l'équipage avait de l'eau jusqu'aux chevilles... Plus qu'une dizaine de minutes avant que tous soient submergés. À l'autre bout du bateau, Tim-Tom-Jack courait en rond comme un dément. Il s'est arrêté net, a repris son souffle, puis, s'adressant aux auditeurs qui s'étaient massés autour d'Ursus, il leur a dit : « m'sieurs, m'dames, prions Dieu le Tout-Haut ! Prions, ça oui ! Ça dégaine, ça craque !... Aïe, chacun pour soi ! »

Ursus avait perdu l'attention, si précieuse, de tout son beau monde. L'illusion s'estompait. La réalité les rattrapait. Seule Dea présentait encore une physionomie rayonnante, un large sourire étant toujours campé sur son visage. Pour tous les autres, l'effroi remplaçait l'égaiement. Une dame de l'équipage s'est même dégagée du lot des spectateurs pour hurler à qui veulent l'entendre : « regardez ! Nous sommes... Nous sommes assiégés par l'eau ! Et je ne sais pas nager... Tous mes souliers, ma seule robe, mes perruques, aidez-moi, sauvez-moi, n'importe qui ! »

Pendant ce temps, le Tunisien s'est fait prévenant envers son amante : il lui a pris la main, l'a attirée contre lui avant de lui chuchoter à l'oreille des mots tendres, des mots apaisants. Mais il a tout de même fini par lui révéler la vérité. Par lui expliquer. Avec, dans le timbre de sa voix, un lourd accent de remords, il lu a fait comprendre le tragique

de la situation... Le visage de la jeune femme est devenu blême, son regard affolé, à un point tel qu'Ursus a arrêté net sa comédie, pour la dévisager avec pitié.

PIERRE – Tu deviens éreintant à la longue avec cette petite naïve de Dea. Elle n'apporte rien à ton histoire, elle n'a pas de personnalité, une bibelot fragile, rien de plus. Et d'abord, qu'est-ce que tu veux nous partager comme connerie avec tout ça ?

FASLTAFF – Mais laisse-le donc parler, bordel ! On t'a bien écouté, toi, avec ton histoire d'ivrogne qui tripotait un masque avec son sexe... Par contre, jeune ami, tu m'as laissé sur ma faim : tu évoques une femme défigurée, tu nous mets en haleine, on y croit, et tout de suite, tu la relègues aux oubliettes. Cette aguichante défigurée mettait du piquant dans cette histoire rocambolesque. Elle est où, là ?

JEAN-GAB – Vous êtes trop bornés pour comprendre ou quoi ? L'attention accordée aux individus, et cela même si ce sont des personnages, va bien au-delà de leur implication. Ce sont des individus à part entière, ils méritent qu'on les écoute. Chaque chose en son temps : ces deux femmes auront leur importance en temps voulu. Commandez-vous un autre pichet de bière, et écoutez-moi.

Donc, rappelons la chose : le Tunisien, n'ayant d'autre choix, a révélé la vérité à son amante. Le fait que, sous peu, ils allaient tous mourir, là, parmi les réfugiés, engloutis par la mer, avalés par ses flots. Tout en la serrant contre lui, il s'est mis à observer ce qui se tramait autour d'eux. À proximité, un matelot s'était dévêtu en jetant par-dessus bord ses vêtements. À chaque fois qu'il lançait ainsi une part de ses habits, il le faisait avec une jubilation telle qu'il accompagnait ses gestes de hurlements à l'endroit de l'orage. Il se moquait de la mer, il la confrontait d'un rire railleur : « viens ici, ma toute belle ; ah ! J'ai

connu des tempêtes bien plus mauvaises que toi, des coriaces, qui hurlent avant de t'avaler tout cru, en miettes. Viens ici ! » Entièrement dénudé, cet arrogant poursuivait son apostrophe du haut de la passerelle, tandis qu'hommes et femmes, tout autour de lui, l'agrippaient par les mollets et l'imploraient de descendre parmi eux, sur le navire. Loin de s'en soucier, il a intensifié ses hurlements, puis, comme ça, tout bonnement, il a sauté tête première dans l'eau. On a entendu quelques lamentations parmi les passagers : « un autre qui a foutu le camp ! », « bien fait, lâche ! »

Alors, d'une manière tout à fait inattendue, la mer a recraché le pauvre homme parmi les siens. Imaginez un peu le ridicule de la chose — une immense vague l'a vomi comme une impureté. Catapulté à plus de trois mètres d'altitude, cet homme est allé se fracasser le crâne directement contre la passerelle du navire. De quoi blesser son orgueil, considérant qu'il exhibait sa nudité à la vue de tous. Étrangement, personne ne l'a aidé à se relever. On l'a plutôt laissé planté là, par terre, à grelotter seul dans son coin du bateau. Tout au plus avait-on pitié de lui ; certains, plus charitables, lui ont lancé quelques guenilles pour préserver sa pudeur. Un silence poignant régnait à bord du navire. Un silence d'outre-tombe, symptomatique de l'angoisse collective. Tous saisirent à cet instant que ce navire deviendrait leur tombeau, qu'aucune échappatoire n'était dorénavant possible devant de la mort.

Le niveau de l'eau atteignait maintenant leur sexe.

Des larmes dans la voix, Ursus a demandé : « m'sieurs, m'dames, y a-t-il encore par ici un sédatif assez puissant pour apaiser notre conscience ? Y a-t-il ici, quelque part, un remède..., quelque chose pour nous sortir de ce merdier ? » Il s'accrochait à un espoir, aussi insensé soit-il.

Ce ne fut pas un miracle qui s'est présentée à eux, mais plutôt la *défigurée*, à laquelle personne à bord ne songeait plus ; sortie de l'ombre où elle s'était jusqu'alors murée, elle leur a dit en clamant haut et fort : « Oui. Un espoir persiste. Et il est bien réel. »

Avec empressement, Ursus lui a demandé : « mais attendez, de quoi parlez-vous ? » Tous les regards se sont alors tournés vers ce visage mutilé. L'espoir semblait renaître. Elle a répondu : « Il faut purger notre faute, vous et moi, ensemble devant l'Humanité. »

Ce visage était terrible. Ils s'en rendaient tous bien compte. Un large sourire figé à perpétuité, la misère de l'humanité qui s'était cicatrisée. Un objet d'art barbare. La défigurée a poursuivi son discours, cette fois avec plus de conviction, plus de hargne : « croyiez-vous sincèrement, vous les sans-papiers, vous les citoyens de seconde zone, être les bienvenus en Europe ? Reçus à bras ouverts, le sol parsemé de pétales en guise de tapis rouge ? C'est d'une insolence ! Vous tâtez l'abîme en croyant vous ouvrir les portes du paradis. Vous serez rabattus, vous serez châtiés comme de la merde de chien. Avant vous, par milliers, certains ont éprouvé cette aventure, mais ils se sont échoués sur l'indifférence des Occidentaux. »

C'était un cri du cœur. Oh ! Elle s'exprimait bien, cette damnée. Cela paraissait qu'elle avait affuté son raisonnement après toutes ces décennies à attiser la révolte auprès des plus démunis d'Afrique. Seul Ursus abondait dans son sens. Il applaudissait et sifflait comme un imbécile. Reste que la vaste majorité de son auditoire se foutait éperdument de son élégante rhétorique, il n'y comprenait rien. On a entendu quelques rires dispersés çà et là parmi la foule, mais ensuite, progressivement et sans retenue, ils se sont tous esclaffés bruyamment en apercevant son hideuse cicatrice.

Pourquoi se sont-ils mis à rire alors qu'elle osait publiquement s'exposer ? Fort simple, messieurs. À la vue d'un malheur pire que le nôtre, l'âme se relâche, les muscles du visage se soulagent et un sourire se dessine.

PIERRE – C'est ma théorie, en effet. Un pur relâchement des muscles du faciès.

JEAN-GAB – Exactement ! Mais cette fois-ci, c'était bien plus profond, bien plus cruel même... car son auditoire, plutôt que de compatir et de s'émouvoir de son plaidoyer, eh bien il s'est mis à rire d'elle. Lorsque l'objet risible est juste sous nos yeux, messieurs, lorsqu'il se donne en spectacle, alors, inévitablement, on se tord alors de rire, on s'esclaffe. Ça libère l'esprit de tous ses maux, ça allège. Ça distrait.

Étonnamment, malgré le chaos causé par la tempête, malgré la menace de la mort imminente, le rire s'intensifia de toute part. Une intense jubilation. Plus la défigurée s'époumonait et plus son auditoire se réjouissait ; et lorsque le cœur de cette femme osait s'exprimer franchement, c'était son visage, sans cesse, qui suscitait le rire. Il se dégageait de son sourire une sorte d'extravagance — pendant que son âme pleurait, le visage riait ; tandis qu'elle maudissait les hommes en son for intérieur, ceux-ci se moquaient de ce sourire figé et horrible. Tragique à l'intérieur, comique à l'extérieur ; une vie misérable à ressasser... L'hilarité est devenue contagieuse ; même Dea, soutenue par le Tunisien, riait de bon cœur. Elle ne faisait qu'obéir, pantin, à l'émoi général.

La gaieté a bientôt cédé la place à la barbarie. Des vagues de cinq pieds de hauteur assiégeaient ce qui restait du navire, et, autant pour survivre que pour se délester de leur morosité, certains des passagers lançaient vers la défigurée des débris de bateau qui flottaient sur l'eau, pendant que d'autres, plus téméraires, tentaient par tous les moyens

d'arracher ses vêtements. Une scène pathétique. Dans la foulée, elle a reculé, tentant à plusieurs reprises de frapper ses agresseurs. Évitant avec grande difficulté les projectiles qui lui étaient destinés, elle a décidé de grimper sur le mât, dernière partie du navire qui disparaîtrait dans les flots. De là-haut, elle a assisté à une scène, disons-le, extravagante : pendant que le navire tanguait dangereusement, les passagers tentaient par tous les moyens de s'agripper. Aux poteaux, aux valises, aux cheveux, peu importe : s'agripper. S'accrocher. Voilà tout. Ils se fracassaient les uns contre les autres.

Conscients de leur sort, les deux amants étaient restés à l'écart des autres membres de l'équipage, seuls avec eux-mêmes, pour une dernière fois. Ils s'enlaçaient, ils s'embrassaient. Constatant que la mort approchait, ils se mirent à rire, tout simplement. Un rire vrai, qui dura de longues secondes. Puis ils disparurent sous l'eau, sans heurts ni cris. Simplement avec résilience. En riant ensemble, l'un et l'autre.

Du navire, il n'en restait maintenant plus rien de visible. Que des décombres qui flottaient ça et là à la surface de l'eau. Il avait disparu sous les flots de la mer.

La défigurée pouvait encore, quoique difficilement, se tenir debout sur les débris du mât. Quelques téméraires tentèrent de prendre d'assaut son bastion, mais, à chaque fois, elle les repoussait à grands coups de pied. Ursus, qui peinait à préserver sa tête hors de l'eau, a dit avec le sourire aux lèvres : « les gamins... ont... disparu ! Mainte... maintenant, il est temps de mourir... Je suis... heureux. » Avant d'être tout à fait engouffré, le vieil homme a lâché un dernier éclat de rire, comme une provocation lancée à la face de Dieu. Cela a retenti par-delà la tempête.

Depuis son perchoir, la *défigurée* a repris son discours, cette fois avec encore plus de verve et de passion : « je suis comme vous une damnée, je suis votre voix, votre conscience devant l'hypocrisie des Hommes. Devant les faiseurs de Lois et autres bouffons de ce type, nous, l'Afrique, ne valons pas grand-chose. En êtes-vous simplement conscients ? Que du bétail à engrosser... Maintenant, prions tous ensemble. Prions pour que nous soyons au moins acceptés aux Cieux. »

Seule avec ses tourments, il n'y avait plus que la défigurée qui respirait encore. Pour un bref moment. Tout en s'enfonçant dans l'eau, elle poursuivait sa lamentation : « Prions ensemble. Voulez-vous ?... Je vous salue Marie... Préservez-nous du mal, acceptez-nous en votre sein, nous tous, pécheurs, pénitents. Je vous salue, Marie, pleine de Grâce... » Personne ne répondait. Elle réitéra quand même : « nous tous, pécheurs, pénitents ». Tout en enfonçant davantage, elle récitait encore et encore sa prière. Comme un martèlement. Un clou à enfoncer. Pour elle-même, pour eux tous. Au dernier moment, elle a tenté de nager, mais les flots engouffraient ses espoirs.

À la surface, sa large cicatrice se fit plus visible. Il illuminait la tempête. Un sourire qui déjà s'ouvrait sur la mort. Puis il a disparu. Comme tout le reste. La mascarade, l'angoisse, le rire. La Méditerranée ne se souciait ni des membres de l'équipage ni du navire. Un rempart naturel contre les réfugiés.

Voilà, messieurs, c'était l'histoire que je voulais partager avec vous.

PIERRE – Cela me fait penser : j'ai lu dernièrement un roman de Victor Hugo...

FALSTAFF – Non mais attends, on s'en fou de ton Victor Hugo, et d'abord, quel est le rapport ici avec ce qu'il vient de raconter, réveil mon vieux ! Faut garder les idées claires dans ta tête !

PIERRE – Justement, le sujet qui y était traité me paraissait similaire.

FALSTAFF – Non mais tu la fermes !... Tu veux savoir, petit, j'ai trouvé ton histoire très touchante. Ce vieux singe d'Ursus me semblait un peu fêlé dans sa caboche de tête, mais ça me convenait. Il était fascinant.

JEAN-GAB – Non mais vous vous foutez de moi ! Vous n'avez rien saisis du propos ?

FALSTAFF – Quoi ? Attends ! Il y avait un propos à saisir dans ce tout bordel ? Moi, au contraire, j'ai particulièrement apprécié que ta narration soit éclatée, bang bang, ça coulait de partout. C'était drôle même !

JEAN-GAB – Vos connaissances ne vous servent de rien, vous n'appréciez pas l'humanité criante derrière ces rires...l'angoisse abolie...la mort vaincue ; on les sentait vivre même devant la mort, ils respiraient de bonheur même en se débattant contre les flots de la mer. Le rire, messieurs – ils riaient tous ! De joie, de peine, d'angoisse, peu importe : reste que, ayant saisi qu'ils allaient mourir, ils s'étaient dépouillés de toute leur superficialité, ils redevenaient enfin des Hommes, au sens le plus noble et honorable du terme : des Hommes qui avaient accepté leur sort. En toute sérénité.

PIERRE – Tu y vas un peu fort. As-tu encore une fois trop bu ?

JEAN-GAB – Oui, en effet, je dois m'en excuser... Je suis maintenant un peu trop bourré, mon histoire a dû vous sembler décousue, je m'en excuse, reste que... Reste que ces hommes et ces femmes, ces réfugiés qui ont sombré dans la mer, ils étaient revenus à ce qu'il y a de plus simple en nous, de plus vital et de naturel. Enfin, je crois...

PIERRE – Ouais, bon ! C'est bien beau tout ça, très poétique et tout le flafla, mais en quoi est-ce que ça me regarde, hein ? Je ne me sens aucunement concerné par ton propos.

De toute façon, c'est à mon tour d'aller visiter les toilettes.

JEAN-GAB – Mon oncle, attends, attends ! Je...

Pierre sort de table.

FALSTAFF – Il peut parfois être fermé d'esprit, mais c'est un chic type !

JEAN-GAB – C'est bien réel ce que je dis, c'est palpable, je le sens en moi, au plus profond de moi : vous manquez simplement d'imagination, vous ne le voyez pas, trop vieux peut-être, trop confortables dans vos vies, j'en sais rien, mais vous ne le voyez pas.

FALSTAFF – Encore cette histoire que tu ramènes sur le tapis. Mais arrête, bon sang !

JEAN-GAB – Les Hommes de nos jours sont en perte de sens. Ils ont besoin de revenir à ce qu'il y a de plus simple... Le déracinement, peut-être... oui, ils doivent être déracinés. Non : plutôt ils doivent être placés dans une situation tellement poignante et hors-norme que ça les forcerait à prendre conscience. Voilà, c'est ça, oui... Prendre conscience...

FALSTAFF – Je te l'ai dit tout à l'heure : apprends à lâcher prise. Fais comme moi et profite des bonnes choses que nous offre la vie. C'est tout.

JEAN-GAB – Non, je m'y refuse. Toi et Pierre n'y comprenez rien. Je n'ai plus rien à faire ici. Trop de choses doivent être accomplies.

FALSTAFF – C'est ça, vas-y, cours mon petit Jésus. Va prêcher la bonne Nouvelle ! Moi je reste ici, bien tranquillement.

Jean-Gab sort de la taverne.

Pierre se rassoit.

PIERRE – Non mais tu l'as vu ? Il est parti en courant, il n'a même pas payé ses bières.

FALSTAFF – Ton neveu traverse une phase particulière de sa vie, c'est normal. Il a soif d'humanité, de fraternité.

PIERRE – Ah bon !

FALSTAFF – As-tu faim, vieille branche ?... Garçon, le menu s'il-vous-plaît, et apportez deux autres bières, merci !... Au fait, n'avais-tu pas une histoire à me raconter concernant une de mes anciennes étudiantes ? Je serais curieux de l'entendre.